8 PAGES

40 cent. France et Belgique; 50 cent. ailleurs

Bi-Mensuel

PARIS-ORLÉANS

Début Avril 1923

5e Année

N° 76

l'en dehors

Organe de pratique, de réalisation, de camaraderie individualiste anarchiste

Les Camarades adresseront tout ce qui concerne *l'en dehors* a E. ARMAND 22, cité St-Joseph, ORLÉANS

ABONNEMENTS ordinaires.. Un an : 7 f. 50 ; Extérieur : 12 f. »
Abonnements de propagande à 3 Exemplaires de chaque numéro { — 18 f. 50 ; — 30 f. »
Tout exemplaire d'une date antérieure au n° courant : 0 fr. 50
Changement d'adresse : Joindre 0 f. 50 à l'envoi de l'adresse nouvelle

La périodicité régulière n'est pas garantie, car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés de l'affranchissement nécessaire.

Je pensais : demain l'aveugle et stupide rage des hommes me cherchera encore, mais en vain. Je vivrai encore, j'aimerai encore, je chanterai encore, mais d'une vie, mais d'un amour, d'un chant qu'ils ne comprendront plus.

Comment pourraient-ils me comprendre si je n'appartiens plus à leur espèce?

RENZO NOVATORE.

La Femme dans le Mouvement social

LA FAMILLE

Il est un préjugé très préjudiciable, particulièrement à la femme : le préjugé de la famille. Je n'entends certes pas détruire aucune affection chère, car chacun de nous, nous aimons ceux qui nous mirent au monde. Je veux seulement faire comprendre combien erronées sont les coutumes familiales et quel mal elles font.

Le préjugé courant veut que tout bon parent soit le maître absolu de ses enfants jusqu'à l'âge fixé par la loi pour la majorité, ici vingt, là vingt-cinq ans.

Qui n'a senti toute l'injustice, ou tout le poids de cette chaîne ? Qui n'a pas éprouvé un sentiment de révolte envers cette autocratie qui mutile notre vie, nos meilleurs élans, notre liberté en un mot, et cela parce que notre entendement n'est pas le même que celui de nos parents ? Les caractères énergiques savent se révolter quand il le faut et refuser une obéissance absurde à ceux qui, parce qu'ils nous ont donné la vie, se croient en droit de nous façonner le cerveau à leur façon. Mais ceux à qui manque l'énergie nécessaire pour se soustraire à pareille tyrannie, ceux-là restent les éternels pupilles, sans volonté propre, sans conscience, sans possibilité de créer une idée ou de vivre une vie qui leur soit propre.

Nous, femmes, nous sommes particulièrement frappées par ces injustes dispositions. Combien sont malheureuses pour toute la vie à cause des parents ! Combien, par soumission à cette autorité, n'ont jamais pu avoir un seul instant d'indépendance ! Et quelles funestes conséquences ! Voici une jeune fille qui aime. Frémissante, elle avoue sa passion à sa mère. Cette bonne mère, parce qu'elle veut faire le bonheur de sa fille, veut d'abord connaître l'objet aimé. Il est jeune, il est beau, mais c'est un pauvre déclassé ou un simple ouvrier. Elle dit « non », elle impose à sa fille de rompre avec lui, elle la surveille, elle l'enferme à la maison afin qu'ils ne se puissent plus rencontrer. — Ce jeune homme ne te convient pas, affirme la mère, affectueusement, oublie-le. Sans rien dire, elle laisse librement entrer à la maison un vieux barbon, occupant une certaine position, un bon parti vraiment. Par curiosité, par besoin sensuel, par l'incapacité où elle se trouve de se rendre exactement compte de ce qu'on lui fait faire, tenue comme elle l'a été jusqu'ici dans l'ignorance de tout ce qui concerne la vie qu'elle n'eut jamais la liberté de connaître — la jeune fille se laisse prendre au piège parce qu'elle s'imagine échapper à l'autorité maternelle. Elle ne se rend pas compte qu'on la prostitue et qu'elle échange une tutelle pesante pour une autre plus terrible encore. Demain, cette enfant sera une femme qui sourira au vieux mari qui l'entretient, tandis qu'en secret elle s'éjouira avec un homme qui lui plaira davantage. A moins qu'elle ne soit malheureuse pour toute la vie, n'ayant su ni désobéir ni comprendre son droit d'aimer.

Si cette jeune fille est assez consciente de ce qu'elle fait et convaincue que tout être humain a droit à la vie qui lui plaît, elle persévèrera dans son affection à l'homme qui lui convient et le suivra. Elle encourra probablement la malédiction de ses parents, mais elle sera heureuse et libre.

La famille est le centre de beaucoup de maux qui, transmis de père en fils, barrent la voie de l'émancipation.

On nous considère plus esclaves que ne le sont les hommes, par exemple. L'homme est esclave de la société, la femme esclave de la société et de l'homme. Cette idée est tellement enracinée qu'un grand nombre ont fini par croire irrévocable cette destinée indestructible, cet esclavage et cette soumission à l'homme. Notre mère s'est servie, à notre égard, du système d'éducation de son aïeule et, à notre tour, nous transmettons à nos enfants notre empreinte d'infériorité. Fillettes encore, nous faisons déjà les petites servantes à la maison. Tandis que nos frères vont jouer dans la rue ou dans les champs, en plein air, on nous parque dans un coin de la chambre, une poupée dans les bras, un travail de couture dans les mains, à moins que ce ne soit à la cuisine à frotter les couverts ou à raccommoder la culotte que le grand frère a déchirée en grimpant à quelque arbre. Tout enfant qu'on est, on s'aperçoit de la différence, on fait de tristes réflexions à part soi, mais on n'ose alors dire mot ; les années passent, mais on s'est si bien accoutumé à l'inégalité qu'elle apparaît comme une chose normale, courante et qu'on ne proteste presque plus.

Les garçons, ayant grandi, forts de leur suprématie, peuvent se permettre des escapades sur lesquels, indulgents, les parents ferment un œil, sinon les deux yeux. Ils vont au théâtre et s'instruisent, ils vont au concert et se divertissent, ils vont où il leur plaît et font ce que bon leur semble sans être surveillés. Tout jeunes encore, ils font connaissance avec la prostitution et apprennent ainsi à mépriser la femme. Leur jeunesse est un continuel mouvement de sensations, d'expériences raffinées ou grossières, et après tout cela, quand ils ont tout vu, tout goûté, ils se créent « une famille », ils « épousent » une femme ingénue et jeune qui leur sert de bonne.

A nous femmes, donc, l'adolescence est une lente prison. Nous attendons nos vingt ans en soupirant, contemplant dans nos veilles le ciel magnifiquement étoilé. Nos cœurs palpitent d'espoir, notre vie réclame ses droits, les sens tourmentent notre jeunesse qui compte les jours et languit... Tout cela parce qu'il nous faut obéir à des parents qui ne nous font tant de mal que parce qu'ils veulent notre bien...

Tout être vivant qui vient au monde est pourvu par la nature de ce qu'il lui faut pour se sauvegarder dans la vie. Les animaux ont l'instinct, l'homme possède l'intelligence, ce qui n'empêche pas qu'en maints cas, nous nous trouvions en défaut comparés aux bêtes. Si nous vivions plus près d'elles, si nous étudiions leurs mœurs, nous pourrions indubitablement en tirer un enseignement utile.

Considérez une hirondelle, par exemple. Que de liberté et de simplicité dans sa vie ! Elle est mère. Elle a construit avec beaucoup de soins un nid moelleux où elle élève ses petits. Amoureusement, elle les réchauffe avec ses ailes : elle s'en éloigne un peu pour aller chercher de la nourriture et revient rapidement vers eux. Elle s'en occupe jusqu'au jour où leur ayant enseigné tout ce qui leur est nécessaire, elle les pousse au pas décisif. Elle ne fait pas comme nos « bonnes mamans » qui ne nous apprennent rien afin de nous tenir toujours ignorantes de la vie et du monde ; elle se donne à tâche d'initier ses petits à la vie. C'est elle qui les encourage à essayer le premier vol, tout périlleux qu'il soit. Le nid est haut, très haut, sous une gouttière. Elle regarde en bas, somme si elle voulait mesurer l'abîme, mais elle ne s'arrête pas dans sa tâche, saisie par la crainte que ses petits, dans leur premier élan, tombent et s'aillent fracasser sur le sol. Elle les pousse, elle les encourage par son exemple, voletant gracieusement autour d'eux. Confiants en leur mère, les petites hirondelles prennent courage, s'élancent dans l'air, voltigent à leur tour tremblant un peu, mais soutenues par les cris de contentement de leur mère qui vole auprès et autour d'elles. Cette leçon suffit, désormais, elles sont capables de traverser les océans, même quand l'ouragan fait rage.

Les bêtes, toutes les bêtes sont très affranchies — il n'y a que pour nous qu'il n'est pas question de liberté.

Qu'au nom de l'émancipation féminine, on rejette donc le préjugé de la famille, car c'est lui qui fait de nous des esclaves.

Il nous faut défier l'opinion publique, vivre indépendantes du travail de notre cerveau et de nos bras — travail qui nous rendra l'égale de l'homme et nous mettra en situation de ne plus être son esclave. Quand nous aurons réussi à ne plus avoir besoin de l'exploitation d'un homme pour vivre, nous engagerons une lutte plus vaste. Nous constituerons deux forces qui finiront par abattre le capitalisme. Cela, je ne me lasserai pas de le répéter.

***

Nous ne devons donc pas accepter le travail de l'homme. Chacun pour soi. Mais comment une mère pourrait-elle élever son enfant s'il lui fallait songer à s'entretenir ? A cette objection je répondrai que la joie d'être mère ne se conçoit que dans une société où ni l'amour ni le travail ne seraient une malédiction, où il n'y aurait pas besoin de se prostituer ni de se vendre pour s'entretenir soi et sa progéniture. Un milieu qui assurerait la vie à la mère et à ses rejetons, où on s'occuperait de l'instruction de tous les enfants afin de laisser la mère libre, ce qui n'empêcherait pas celle qui voudrait être l'éducatrice de sa progéniture de s'en occuper, les heures de travail étant très réduites.

La famille est un préjugé. J'ai expliqué comment et pourquoi, sous sa forme coercitive, elle cause tant de souffrances. Mais je n'ai pas tout dit. Nous devrions faire reconnaître leurs torts à nos parents. Leur dire que nous sommes semblables à l'homme et que notre apparente infériorité est due à notre ignorance atavique. Qu'on nous laisse donc le champ libre pour l'étude de la science, pour la pratique de tous les métiers intellectuels, manuels, artistiques, selon le caractère et les dispositions de chacune. Nous deviendrons des femmes complètes dans toutes les facultés dont nous sommes douées, fortes, intelligentes, cheminant de pair avec [illegible] nos détra[illegible] bonnes [illegible] avoir [illegible] sacho[illegible]

A b[illegible] sommes [illegible] l'égard de [illegible] nos mouveme[illegible] notre idéal. Sans [illegible] famille, allons, appelant à nous, pour qu'ils marchent à nos côtés et nous comprennent, tous les hommes de la terre, afin de former une famille unique, immense comme le monde, libre comme l'air. — MARIA PELLEGRINI.

SOMMAIRE. — La femme dans le mouvement social : La famille (Maria Pellegrini). — A ceux qui nous aiment. — L'aspect anarchiste de Walt Whitman (Léonard D. Abbott). — Bouddha (Rose Florence Freeman). — Le premier rayon de soleil (E. Armand). — Débrouillons-nous (M. Demouy). — Féminisme et folie (G. Chéron). — Ouvrier, mendiant, voleur (Jo. Labadie). — Glanes, Nouvelles, Commentaires. — « Les Compagnons de l'en dehors ». — Différents visages de l'individualisme anarchiste (Wm. C. Owen). — En marge des compressions sociales. — Croquignoles. — Quelque chose de plus sur le problème sexuel (Libereso). — Libre choix (O. Ducauroy). — Notre point de vue (E. Armand). — Correspondance. — Je m'éveille dès l'aube (Anna Achmatova). — Grandes prostituées et fameux libertins (Emilio Gante et E. Armand). — Parmi ce qui se publie (Georgette Ryner, E. A. et Kuntz Robinson). — En guise d'épilogue. — Trois mots aux amis, Avis et communications.

DIMANCHE 25 AVRIL :

Journée de plein air dans le parc de Saint-Cloud (carrefour du bassin de la Grande Gerbe) le long de la ligne du chemin de fer.

Rendez-vous à midi.

A CEUX QUI NOUS AIMENT. — Le résultat le plus clair de la grève des ouvriers du livre orléanais, c'est l'augmentation de notre facture. Sorti de presse, sans l'affranchissement, le numéro de L'EN DEHORS nous revient à 1.475 francs et on nous annonce une hausse nouvelle dès que sera épuisé le stock actuel du papier qui sert à l'imprimer. D'autre part, nous voici menacés d'une augmentation des frais d'affranchissement pour l'intérieur, augmentation déjà réalisée pour l'extérieur (et qui va jusqu'à 25 centimes par exemplaire, pour les pays qui n'adhèrent pas à la convention de Stockholm). Vraiment, nous sommes forcés de nous ajuster aux conditions qui nous sont imposées et de porter à 0 FR. 40 pour la France et la Belgique (0 FR. 50 ailleurs) le prix de l'exemplaire de ce journal.

Du même coup, l'abonnement annuel passe à 7 fr. 50 (18 fr. 50 pour l'abonnement de propagande à 3 exemplaires) et à 12 francs pour l'extérieur (30 francs pour l'abonnement de propagande à 3 exemplaires).

Mieux vaut sûrement cette légère augmentation du prix de l'exemplaire et des abonnements qu'une diminution du contenu. Mais que ce soit bien entendu : plus d'abonnements en retard, règlements réguliers des dépositaires, recherche méthodique de nouveaux dépôts, et d'abonnés nouveaux. Diffusion de nos éditions. C'est à cette condition que nous tiendrons le coup.

L'ASPECT ANARCHISTE DE WALT WHITMAN

A l'occasion du mouvement en vue d'élever une statue à Walt Whitman en plein New-York, il n'est pas dépourvu d'intérêt de rappeler que de toutes les figures prédominantes de la littérature américaine, Whitman est le seul qu'on puisse directement relier à l'Anarchisme. S'il est vrai qu'on peut découvrir des sentiments anarchistes dans les livres d'Emerson et de Thoreau, aucun de ces écrivains n'est connu pour avoir eu des rapports significatifs ou spéciaux avec l'Anarchisme ou les Anarchistes ; Whitman, au contraire, lisait le journal de Benjamin R. Tucker : *Liberty* et comptait des anarchistes parmi ses amis les plus intimes.

L'un de ceux-ci était William Douglas O'Connor, l'auteur de la fameuse brochure intitulée « Le bon poète gris ». (The Good Grey Poet). Aucun épisode de la vie de Whitman ne fut plus dramatique que celui où figura O'Connor. Le poète se trouvait employé en 1865 dans un des ministères de Washington. Un jour, après les heures de travail, son supérieur, le secrétaire de l'Intérieur, James Harlan, découvrit dans le bureau de Withman une copie annotée des « Feuilles d'Herbe » destinée à l'impression d'une nouvelle édition. La franchise de la partie intitulée « Les enfants d'Adam » scandalisa M. Harlan. Le lendemain matin, il remercia son employé sous le prétexte que celui-ci « avait écrit un livre immoral ». O'Connor accourut à la rescousse de Whitman dans une improvisation capable encore de faire vibrer celui qui la lit. Il semble que cet O'Connor avait commencé comme abolitionniste, mais ses idées s'élargirent jusqu'à inclure celles de Tucker. Il a laissé le souvenir d'un bouillant libertaire.

Un autre des amis anarchistes de Whitman était un sculpteur du nom de Sidney H. Morse qui fit un buste du poète et rédigeait une rubrique de la revue trimestrielle *The Radical Review* que Tucker éditait à New-Bedford. D'ailleurs, en 1877, Tucker publia dans cette revue un long éloge de Walt Whitman par Joseph B. Marvin.

Lorsque Ezra Heywood de Princeton fut [illegible] me auteur [illegible] Cupidon), [illegible] né à la [illegible] pour [illegible] de [illegible] *adical* [illegible] ney H. [illegible] détenu [illegible] Tucker était [illegible] ens, procureur du district de Boston, menaça de supprimer l'édition Osgood des *Feuilles d'Herbe* qu'il voulut imprimer le livre lui-même, prendre la responsabilité de ce qu'il contenait et aller en prison s'il le fallait pour l'amour du principe de la liberté de la presse. Whitman se décida à acheter les clichés et fit publier son livre à Philadelphie. Mais il se rappela toujours Tucker avec affection à cause de son attitude au cours de cette crise.

Lorsque, en 1887, les anarchistes de Chicago furent exécutés, Sidney H. Morse campait dans la cour de la maison de Whitman à Mickle Street, Camden et modelait le buste du vieil homme. Les deux amis discutaient fréquemment du procès qui n'en finissait pas et de son issue. Morse était enflammé de colère, tandis que Whitman, malgré son moindre enthousiasme, voulait qu'on accordât un sursis aux anarchistes de Chicago.

Nos renseignements sur les dernières années de Whitman se basent principalement sur la documentation minutieuse d'Horace Traubel ; il nous faut rappeler ici qu'à la fin de sa vie, Traubel lui-même était communiste, qu'il écrivait dans les journaux socialistes et qu'il était l'ami intime de Eugen V. Debs. Socialistes, anarchistes, partisans de l'impôt unique, et libres penseurs, tous venaient visiter Whitman. Il se refusait à s'attacher exclusivement à une doctrine sociale quelconque, mais son anarchisme éclatait dans toutes ses paroles.

Sur la question de la censure, par exemple, il disait à Traubel : « Je préfère la liberté la plus absolue — la plus absolue licence même — à une censure quelconque. La censure est toujours ignorante, toujours mauvaise : que le censeur soit un homme vertueux ou un hypocrite, pas de différence, le mal est toujours le mal. » Une autre fois, comme on discutait la question des livres expurgés, il s'écria : « Au diable les livres expurgés ! Le livre le plus sale du monde est le livre expurgé. »

Walt Whitman ne se maria jamais. Il expliquait qu'il était resté célibataire à cause de « sa passion maîtresse pour la liberté, l'absence de contrainte ». Vers la fin de sa vie, il écrivit une lettre à un [illegible] ddington Symonds [illegible] n adolescence, sa maturité, son séjour dans le midi de l'Amérique « avait été joyeuse corporellement parlant et sans doute sujette à critique. Bien que non marié, j'ai eu six enfants — deux sont morts — un petit-fils dans le midi, un beau gars, m'écrit de temps à autre. Les circonstances (qui se rapportent à leur sort et à leur bien-être) m'ont empêché de maintenir avec eux des relations suivies. »

Les « enfants » de Walt Whitman sont aussi légendaires que ceux de Jean-Jacques Rousseau, mais la lettre vaut d'être rappelée parce que considérée à la lueur des poèmes des « Enfants d'Adam », elle montre que par rapport au mariage, l'attitude de Whitman fut aussi anarchiste qu'il est possible pour un homme de l'être.

Walt Whitman aimait les hommes et les aimait avec une telle intensité que sa raison était parfois désaxée par l'émotion qu'il en éprouvait. Il nous l'a raconté lui-même. Il les aimait dans les beaux comme dans les mauvais jours, et le récit des soins qu'il prodigua aux jeunes blessés de la guerre civile est l'une des histoires les plus touchantes du monde. Quand Symonds lui écrivit, peu de temps avant sa mort pour lui demander si par son « amour de camarades » (comrades' love) il entendait cette espèce d'amour que les anciens Grecs autorisaient entre vieillards et jeunes gens, l'auteur des poèmes « Calamus » répondit que pareille interprétation était « damnable » (le mot est souligné deux fois dans l'original) et qu'aucune déduction « morbide » ne devait être tirée de ses écrits sur le sujet. Malgré ses dénégations, les faits parlent par eux-mêmes. Le professeur Emory Holloway a établi qu'un des chants d'amour les plus empoignants des « Feuilles d'Herbe » : *Once I Passed Through a Populous City* (Une fois que je traversais une Cité populeuse) a été originellement inspiré par *un homme* — et non par une femme, comme le porte la version finale. Il existe une photographie de Whitman et de Pete Doyle (reproduite dans le troisième volume de *With Walt Whitman in Camden* — « Avec *Walt Whitman in Camden* », l'ouvrage d'Horace Traubel) qui est aussi « accablante » dans son genre que la fameuse photographie où Oscar Wilde et Lord Alfred Douglas se trouvent ensemble. Les homosexuels du monde entier se sont tournés vers Whitman comme vers un phare, et Edward Carpenter, à quatre-vingts ans, est l'auteur d'une brochure : *Some Friends of Walt Whitman* (Quelques amis de Walt Whitman) où il explique avec fidélité et largeur d'esprit, l'évolution de ce qui a été appelé « l'anomalie de Walt Whitman ».

L'anarchisme est évident dans la forme même des *Feuilles d'Herbe*, avec ses rythmes qui se déroulent dans une parfaite liberté. On a dit de ce livre que c'était le plus original qui ait jamais été écrit. Il n'est pas simplement un peu dissemblable des œuvres auxquelles le monde est accoutumé — il en est fondamentalement, « radicalement » différent. Il fraya un sentier entièrement nouveau.

L'anarchiste chez Whitman se révèle dans presque toutes ses pages. Cependant, il faut le reconnaître, son Anarchisme se fonde sur l'amour, n'est pas destructif, repose sur une croyance ferme en Dieu et en l'immortalité. Il s'identifie avec les pionniers et ceux « qui battent le gong de la révolte ». Un des premiers poèmes de « Feuilles d'Herbe » se déroule sur ce thème : Résistez beaucoup, obéissez peu. Dans son splendide *Song of the Open Road* (Chant de la Route Libre), il s'écrie : « Mon appel est l'appel de la bataille, je fomente la rébellion active. » Il comprend — trop bien, hélas — le découragement du « révolutionnaire vaincu ».

Nul patriotisme ne pouvait le satisfaire... « Mon esprit a voyagé dans la compassion et la détermination autour de la terre entière... » Il fut partisan de la guerre civile, mais il reconnut, en fin de compte, « que cette sacrée guerre compte neuf cent quatre-vingt-dix-neuf de diarrhée pour un de gloire ».

L'Amérique dont Whitman avait nourri la vision devait ignorer « les servitudes, les exceptions, les castes » et — qui pourrait en douter — finalement les lois. Dans son *Song of the Broad Axe* (Chant de la Cognée), Whitman nous a dessiné une image de la « Grande Cité » en des termes immortels, la Grande Cité « où nul monument n'est élevé aux héros que dans les faits et les paroles ordinaires... où hommes et femmes tiennent les lois pour peu de chose ; où il n'est plus d'esclaves, ni de maîtres d'esclaves... où l'autorité extérieure ne pénètre qu'après que la première place a été donnée à l'autorité intérieure... où on enseigne aux enfants à être des lois pour eux-mêmes et à dépendre d'eux-mêmes... où les femmes entrent dans l'assemblée publique et y occupent la même place que les hommes... la Cité des amis étroitement fidèles, de la franchise sexuelle, des mères aux corps les mieux bâtis, voilà où s'élève la Grande Cité ». — Léonard D. ABBOTT.

BOUDDHA

Petite idole de jade aux genoux croisés sur une fleur de lotus, aux yeux obliques — indéchiffrable, exaspérante ;

Dieu menu de pierre verte aux lèvres esquissant un sourire vaguement cruel, un sourire rabougri ;

A vos narines insatiables, j'ai offert un encens qui n'a jamais brûlé devant aucune relique ou boutsou-dan.

J'ai répandu sur vous l'étrange parfum des émotions qui me tourmentaient.

Une suavité pure vous encerclait, comme l'odeur qu'exhalent des pétales éparpillés.

Telle une fleur fragile sur un sol étranger, j'ai crû languissamment en cet Occident désolant.

Jusqu'à ce que — ô idole accroupie sur trois feuilles — vous eussiez pompé l'essence de mon sang,

L'essence de mon sang tout entier, l'essence hantée de rêves de mon sang d'Occidentale,

O inviolé, impénétrable, imperturbable,

Mamou Amida Boutsou !

—o—

Bouddha, ô Bouddha inflexible, aux paupières fixes, aux yeux d'agate,

La vie a creusé d'ombre mes tempes,

La vie a piétiné mes rêves et, telle une statue, a continué sa route ;

Tandis que je sombrais dans les ondes de ma propre âme,

Vous songiez immobile, artificiel, indolent,

Une flamme tranquille dans le coin de vos yeux en amande.

Devant votre regard éternellement, diaboliquement fixe, mon esprit a frémi.

O illusion transitoire — O mirage rapide !

Vous n'êtes après tout qu'une petite idole de jade, une idole de pierre verte, inamovible, inanimée, maligne, monstrueuse...

Les Dieux sont tombés, les cieux sont déserts, il n'est ni Nirvana ni Paradis.

Rose-Florence FREEMAN.

Petals blown adrift.

Le premier rayon de soleil

Le premier rayon de soleil ! On dirait, tel un géant, que la planète s'étire et se réveille. Un frisson parcourt la campagne, un frisson de renouveau et d'amour. Rien de ce que rencontrent mes yeux n'est semblable à ce que je voyais hier, alors que tombait la pluie et que s'appesantissait la brume. Des chemins détrempés aux grands arbres encore dépourvus de feuilles, de l'herbe mouillée des sentiers à la nappe d'eau qui a remplacé le ruisseau qui, tout l'été, fut à sec, il n'est pas un de ces aspects familiers à mes yeux qui ne paraisse transformé. Qui oserait dit que les bois recélaient encore tant d'oiseaux ? Hier, les champs étaient mornes et les chevaux attelés aux charrues se courbaient, las, comme sans but. Aujourd'hui, les prairies resplendissent comme si quelque peintre les avaient coloriées d'une verdure éblouissante et les bêtes qui creusent les sillons ont l'air de comprendre, tant elles dressent le col joyeusement, l'importance de leur labeur. Hier, les filles se terraient tristement et pas une forme féminine n'apparaissait sur les routes. Aujourd'hui, les villages sont remplis d'habits de fête et surabondent de sourires.

Il a suffi d'un rayon de soleil pour produire tout cela. Et ce que tous attendent, des arbres dont les branches ondulent à la brise, aux fillettes dont les yeux scintillent ; ce qu'attend la terre arable et l'oiselet chanteur ; — obscurément, instinctivement, irrésistiblement ; — ce qu'ils pressentent, tous, êtres et choses, dans ce rayon de soleil, c'est l'amour. L'amour, non point cette caricature de l'amour que dépeignent ceux qui rêvent, dans quelque mansarde, au clair de lune, un clair de lune qui n'illumine que les toits — non point cet amour misonéiste et timoré qui relève de la pathologie plus que de la poésie — mais l'amour qui étreint, qui cuit, qui brûle, qui possède, qui féconde ; qui se renouvelle dans la variété et la volupté !

C'est cet amour-là qu'annonce le premier rayon de soleil, c'est à cet amour-là que se sentent déjà en proie tous les êtres. C'est à la caresse solaire qu'aspire le sol, à la caresse chaude et fécondante qui permettra au grain de lever et de remplir sa destinée.

Et tandis que j'approche de la ville, je ne puis m'empêcher de refouler le tressaillement qui m'avait saisi, moi aussi, mettant mon être au diapason de l'ambiance physique... Midi sonne et voici que de vastes bâtiments lugubres sortent des foules d'hommes et de femmes aux mines affairées, aux vêtements noircis. Pourquoi cette hâte, cet envahissement précipité des échoppes où l'on vend à boire et à manger, cette absorption rapide et malsaine des aliments ? Pourquoi ce mouvement dans les rues, ces véhicules qui se croisent, se dépassent, s'arrêtent et repartent rapides comme l'éclair ?... Les malheureux, savent-ils seulement que le premier rayon de soleil a lui, que toute la terre s'en est réjouie et qu'à sa caresse ont frémi les flancs des femelles de tous les êtres organisés ?

On rencontre des anarchistes pour, à la fois, louer les bienfaits de la civilisation et médire de l'autorité. Pour moi, je profite de la civilisation parce que je ne puis faire autrement, mais je ne m'en sens pas plus fier. Qui donc me démontrera qui est supérieur ou inférieur : l'animal qui vit tout son saoûl, tout ce qu'il peut de vie, sans connaître la contrainte de la morale ou la production obligatoire, ou le civilisé du XX*e siècle, esclave de je ne sais combien de conventions et astreint, pour manger du pain, à rester enfermé dans quelque sombre bâtisse, tandis qu'au dehors a lui le premier rayon de soleil.*

De profonds sociologues et des moralistes austères affirment que l'homme se trouve beaucoup mieux de vivre en société, autrement dit : de s'être créé une vie artificielle aux dépens de son indépendance individuelle. Ils assurent, ces sages, que l'homme vit moins « primesautièrement », qu'il n'a plus autant à redouter les intempéries, que son existence dépend moins du hasard et du risque. Sans doute y a-t-il du vrai, bien que je reste sceptique, à preuve ce malheureux vagabond que j'ai rencontré dans le train, une heure avant d'écrire ces lignes, entre deux gendarmes. Le soleil inondait de lumière les plaines de la Beauce, sans se préoccuper de qui en jouissait : c'était le symbole de la Nature, large, prodigue, insouciante du réglé et du convenu.

Dans ce compartiment de chemin de fer, humble, les vêtements en lambeaux, sale et la barbe inculte, le chemineau tortillait entre ses mains un minuscule baluchon. Ces deux gendarmes et ce misérable entre eux, n'est-ce pas le symbole de la civilisation, bonne pour qui prospère, marâtre pour qui échoue. On peut traverser la société, y passer même afin d'y accomplir son œuvre, y vivre sa vie aussi pleinement qu'il est possible, mais s'en considérer « un membre » autrement que par pis aller, voilà qui me paraît incompréhensible de la part d'un anarchiste.

E. ARMAND.

GUERRE A LA GUERRE. Brochure de 40 pages éditée en français, en italien, en espagnol, et contenant des photographies terriblement suggestives de l'épouvantable massacre 1914-1918. L'exemplaire : 2 fr. 15 franco.

Débrouillons-nous

« Ma vie de camelot »

Dans *l'en dehors* n° 64, examinant mon point de vue sur le « camelotage », le camarade Fernand arrivait à des conclusions très différentes des miennes. Sans m'étendre beaucoup, je voudrais cependant ajouter quelques observations.

Le camarade semble ne considérer comme camelot que le seul bonimenteur, ce qui est une grande erreur. Tous ceux qui vendent sur les places, les rues, les foires et marchés sont des camelots — officiellement, marchands forains ; la preuve, c'est que, bonimenteurs ou non, ils se retrouvent tous dans leurs syndicats pour défendre des intérêts communs.

De plus, le bonimenteur est l'exception, comme il est dans les usines et ateliers des ouvriers favorisés qui peuvent arriver à prendre de 2 à 4 mois de vacances par an. On ne peut tabler sur des exceptions ; ce n'est qu'après avoir comparé les deux vies : celle de l'ouvrier et celle du forain, que j'ai donné mon appréciation.

Fernand prétend que contrairement à l'ouvrier il peut ne travailler que quand ça lui plaît. Lui plaît-il tellement de manquer un bon marché ? Et s'il rate le train, sa journée est complètement perdue ; l'ouvrier, lui, ne perd qu'une demi-journée au plus.

On doit faire sa semaine en 4 ou 5 sorties. Bien obligé quand le mauvais temps vous cloue à la maison les autres jours. En tout cas, je ne vois guère de camelots qui ne profitent pas des bonnes occasions de sortie, et même parmi les plus sérieux, je n'en vois guère de bien riches.

Fernand prend pour du loisir le temps passé dans le train. Pas moi. Je peux compter les jours où je suis seul dans un compartiment. La plupart du temps je voyage debout dans un couloir, empoisonné par la fumée des uns et les crachats des autres. Et je ne puis, certes, faire courir le crayon sur le papier. Pourtant, si je suis resté camelot, c'est que j'y ai trouvé certains avantages : mais ce ne sont pour moi que des avantages moraux. *Je n'ai pas de patron !*

Pendant plus de vingt ans que j'ai vécu en usine, je n'ai eu qu'une idée : ne plus avoir de maître.

Je n'en ai plus, et non seulement cela, mais je n'ai plus à partager avec lui. C'est l'avantage qu'ont tous ceux qui travaillent à leur compte. Et voilà où je me rencontre avec Fernand. Le camelot peut se réserver des jours de repos, je le veux bien, mais il ne lui faut pas en abuser.

Il faut vivre ; la camelote arrive, il faut payer ; et je prétends — et bien d'autres avec moi — que c'est dur pour y arriver. Cette lutte quotidienne a cet avantage qu'elle vous rend plus fort, plus résistant que l'ouvrier qui, à la longue devient passif, et accepte trop facilement le joug.

Je n'en dirai pas plus pour ne pas prolonger la discussion, mais j'ai voulu donner mon point de vue, pour ne pas faire voir les choses trop en beau, à ceux qui voudraient goûter du métier. — DEMOUY.

Mon estime pour moi-même a toujours augmenté dans la proportion du tort que j'ai fait à ma réputation. — SAINT SIMON.

Tous les samedis : L'INSURGÉ, journal d'action révolutionnaire et de culture individualiste, 259, rue de Charenton, Paris (12e) : **50 cent.**

FÉMINISME ET FOLIE

A grand'peine, maintenant son équilibre, la raison soudain chancela, le vent de la folie s'abattit sur le monde ; les hommes s'entr'égorgèrent, se déchirèrent, plus sauvages que les bêtes carnassières de la jungle qui ne se dévorent point entre elles.

Chaque jour, par milliers, les fous venaient grossir le charnier monstrueux, et l'ouragan, sans arrêt, soufflait la haine pour activer la destruction.

Tristes épaves, loques humaines prises dans la tourmente, les bras tendus et les yeux suppliants vers toi, nous élevions nos espoirs, ô femme gardienne fidèle de la saine raison.

Mais la folie est semblable à la peste ; l'être d'amour était devenu fauve, le féminisme submergea la raison

Le féminisme, quelle fumisterie ! (1), me disait un jour une camarade.

En effet, que demande la femme ? Non contente d'être sous la domination *purement fantaisiste* de l'homme, elle réclame à son tour les chaînes solidement fixées au collier d'esclavage de ce dernier : jurisprudence, droit de vote, de coercition, etc.

L'affranchissement d'un individu ne consiste pas dans l'obtention de certains droits légaux, administratifs ou juridiques, mais bien dans la délivrance du joug qui le tient constamment courbé sous le poids et le respect de monstruosités qui se nomment morale, Etat, propriété, etc.

Pour être l'égale de l'homme, digne de ce nom, — et non des hommes — la femme ne doit pas l'imiter dans ses vices, dans ses tares ; elle doit tout d'abord se débarrasser de ses préjugés moraux et autres, puis refuser les nouvelles chaînes que l'on ne manquera pas de lui offrir un jour ou l'autre sous forme de joujoux, et enfin s'associer à l'homme pour renverser cette vieille société despotique qui demande tout, et de laquelle nous ne recevons rien. La femme, égale de l'homme, l'anarchiste l'a toujours considérée ainsi.

Mais comme il n'est pas question de la femme anarchiste en particulier, mais bien du féminisme en général, je vais me permettre de faire une petite incursion dans le clan des féministes notoires. Que demandent donc ces dames ? Leur plus grand désir c'est d'obtenir le bulletin de vote. Pour quel usage ? Mais tout simplement pour pouvoir être député, conseiller municipal, ministre. « Pensez donc, disait l'une d'elles dernièrement, si je ne m'étais pas mariée avec un Français, il y a longtemps que je serais *député* en Belgique. » Car, à l'instar de certains anarchistes qui prennent ça au sérieux, ces dames affranchies sont mariées légalement, moralement, bourgeoisement. Dans leurs petites réunions intimes, le débat social roule sur la mauvaise qualité des bas de soie, sur les chaussures lamées à 250 francs ; l'une d'elles parle de sa malchance à ne pouvoir trouver une bonne travaillant beaucoup et demandant peu, comme autrefois. Enfin, une autre annonce ses fiançailles avec un monsieur très riche possédant auto et elle montre un diamant étincelant qu'il lui a offert !

Mais que survienne un étranger et la conversation change. Vous vous demandez si elles ont des idées ? énormément, à remuer à la pelle. L'une d'elles commence un discours sur « un projet de loi faisant disparaître les besognes grossières et répugnantes du ménage » : à telle heure, tout le monde est dehors ; des équipes de balayeurs viennent secouer les tapis, faire le lit, astiquer meubles, vases, etc., etc.

Les repas sont pris en commun dans de vastes restaurants ; on sert des plats abondants et variés. En un mot, c'est l'avènement de l'individu automate, et si vous demandez ce que devient l'individualité dans tout cela, on vous répondra : « Je ne connais que le féminisme, le reste n'existe pas. »

Cependant une question se pose : Qui donc fera tout ce travail ? Eh bien ! les ouvriers.

Non. Les esclaves !

Il me faut cependant encore citer une autre féministe notoire, rédactrice dans un grand journal qui, paraît-il, est le « seul » républicain !

Elle fut envoyée pour faire une enquête dans une fabrique où travaillent beaucoup de femmes ; tout le monde sut qu'elle se fit embaucher — oh, pour peu de temps ! Le hasard voulut qu'elle fût placée à côté d'une prostituée, je ne sais s'il s'agissait d'une prostituée légalisée ou non, ce que je sais c'est que la féministe fut très étonnée de lui trouver bon cœur.

« Mais pensez-donc, disait-elle, à son retour, je n'aurais jamais pu rester une semaine, je serais sûrement morte, obligée de délaisser les soins que réclame mon visage, je ne pouvais même plus me faire les ongles ! »

Voici donc, femmes mes sœurs, peu fortunées mais riches par votre cœur et vos pensées généreuses, ce que signifie le féminisme : ce n'est pas la disparition de vos misères, mais le renforcement de celles-ci. En possession du bulletin de vote, vous élirez ces poupées qui, pour la circonstance, vous feront de grandiloquentes palabres sur vos droits et devoirs et la farce sera jouée ; elles seront aussi tyranniques et despotiques que les hommes eux-mêmes ; vous serez ce peuple dont on a plein la bouche tout en le méprisant ; ce lion populaire auquel on a rogné les griffes, que l'on flatte ou fusille selon les circonstances ; vous serez le peuple souverain, mais les autres seront les maîtres.

Regardez plus loin ; élevez vos pensées vers cet idéal : d'une vie harmonieuse d'où seront chassés pour toujours, loi, Etat, contrainte, exclusivisme et jalousie, où l'individu sera son propre maître, hors la folie et la démagogie, cet idéal, ô femmes, c'est l'anarchie. — G. CHÉRON.

(1) Littéralement « ché couillonade », c'était une provençale.

OUVRIER, MENDIANT, VOLEUR

Ce monde insensé a longtemps été divisé et
de façon très marquée
En trois catégories — Ouvriers, Mendiants,
Voleurs.
Et, quoique la plus importante, la première
des trois
A toujours dans le passé, été mise au dernier
rang et citée la dernière.

Quoique nous fassions croire que nous
sommes des « démocrates »,
Dans le domaine de la vie réelle, il n'est pires
aristocrates que nous,
Nous avons le dégoût de la saleté et de la
sueur que le travail engendre,
Et quand nous passons près d'un ouvrier,
nous levons bien vite, orgueilleux, le nez
en l'air.

Ceux qui confectionnent la nourriture et
l'abri produisent pourtant les seules choses
nécessaires,
Et dans le royaume de la réalité sont les vrais
rois ;
Mais tels des héritiers exclus de leurs droits,
L'ignorance et l'astuce les ont privés de leur
couronne.

Lorsque chacun possédera la souveraineté sur
ce qui est à lui en propre ;
Le vol et la mendicité seront choses égale-
ment inconnues ;
La passion dominante à l'égard de ceux qui
nous sont semblables par le sang et par la
chair
Etant alors de rendre justice à chacun, non
point de frauder et de spolier le prochain.

Quand la dignité royale sera maîtresse en
tous les cœurs d'élite,
Lorsque la vérité aura convaincu les
hommes,
Que la réciprocité — « heure pour heure » —
implique équité dans l'échange,
On sera bien proche du Paradis.

Dans le ciel du travail, il n'y aura pas de
mendiants ;
Pas de voleurs non plus, car chacun sera
libre
D'être maître de sa production, ce qui est la
vraie liberté,
Qui exclut les voleurs et les mendiants —
dont nous sommes, vous et moi.

JO LABADIE.

Glanes, Nouvelles, Commentaires

La Radiation et la Vie

C'est tout récemment qu'a paru un livre de M. Georges Lakhovsky sur l'*Origine de la Vie*.

Les théories de M. Georges Lakhovsky, sont résumées dans cette inscription lapidaire qui en orne la couverture :

« *La vie est née de la radiation,*
« *Entretenue par la radiation,*
« *Supprimée par tout déséquilibre oscillatoire.* »

Notez bien, — écrit M. Edouard Bernaert qui a étudié la question à fond — qu'il ne s'agit pas d'une construction *a priori*, répondant seulement à une vue de l'esprit, comme tant d'autres hypothèses, non moins ingénieuses, mais gratuites qui jalonnent l'histoire des Sciences. Les trois propositions qui forment cette trilogie se montrent dûment étayées sur des faits dûment observés. Au nombre de ces faits, et parmi les plus imposants, se placent les résultats merveilleux obtenus par l'auteur dans des expériences répétées de cure du cancer végétal. Ces expériences, qui sont exposées en détail, paraîtront à la majorité des lecteurs comme la base objective solide de toute la nouvelle théorie. Au surplus, M. Lakhovsky s'appuie sur d'autres arguments que lui fournissent des observations aussi différentes que nombreuses portant sur le sens d'orientation spécial à certains animaux, et sur des processus d'autoélectrisation qui permettent d'expliquer avec un maximum de précision plausible tout cet ensemble d'aptitudes et de facultés étonnantes comprises jusqu'à présent sous le concept vague de l'*instinct*.

Pourquoi émigrent les hirondelles ? Comment se dirigent les pigeons, les lemmings dont parle Linné, les bombyx étudiés par Fabre ? Qu'est-ce qui guide le nécrophore vers les cadavres frais où éclot la nourriture vivante de choix qu'il faut à sa progéniture ? M. G. Lakhovsky voit dans ces phénomènes, entre autres, autant de cas de *détection* de radiations émises par des oscillateurs vivants, et voici les quatre principes qu'il a dégagés de l'ensemble de ses expériences et de ses observations :

« 1° Tout être vivant émet des radiations.

« 2° La plupart des êtres vivants — à quelques exceptions près — sont capables de recevoir et de détecter des ondes.

« 3° Tout être volant, c'est-à-dire susceptible de s'éloigner de la terre (oiseau, insecte ailé) possède une très grande capacité d'émission et de réception des ondes, tandis que les animaux attachés par leur nature, à la surface de la terre ont une capacité émettrice et réceptrice infiniment moindre.

« 4° L'influence de la lumière solaire sur la propagation des ondes détermine certains oiseaux et insectes, dont la réceptivité est singulière, à voyager et à se nourrir la nuit, alors que les autres, dont la réceptivité est normale, se livrent le jour à ces occupations. »

En synthétisant ces principes, on posera que les espaces doivent être, sans intermission, de jour et de nuit, traversés dans tous les sens par d'innombrables radiations, d'une variété infinie, toutes caractérisées par des fréquences qui leur sont propres, et que ces radiations sont perçues, sans brouillage aucun, par des organes de réception correspandants, accordés sur leurs longueurs d'onde. C'est là une vérification magnifique et inattendue des imaginations divinatoires de Platon concernant la « musique des sphères », chaque être organisé étant considéré, en tant qu'appareil émetteur, comme le centre d'un petit monde dont l'ordre harmonieux n'est altéré en rien par les émissions simultanées et continuelles des myriades coexistantes de petits mondes circonvoisins...

Que tout être vivant émette des radiations, c'est ce que peut suffire à faire supposer l'exemple du seul ver luisant dont toute l'originalité se borne à ceci, qu'il émet des radiations *visibles*. Mais toute radiation implique nécessairement, à son point de départ, un phénomène oscillatoire. Il faut donc que l'être vivant le plus élémentaire, le microbe unicellulaire, soit, pour autant qu'il est capable d'émettre des radiations, construit à la façon d'un simple circuit oscillant. C'est à quoi, en effet, conclut M. G. Lakhovsky et c'est en quoi se concrétise, en fin de compte, la substance même de la doctrine génialement simple qu'il enseigne. L'interprétation radio-électrique, toute sienne, qu'il nous propose de la structure et du fonctionnement de la cellule organisée veut être intégralement citée :

« Une cellule, écrit-il, est essentiellement composée d'un noyau ou réseau central, plongé dans le protoplasma, qui est entouré lui-même d'une enveloppe semi-perméable, mobile. L'examen du noyau révèle l'existence de petits filaments entortillés, *constituant de véritables circuits électriques*... Cet organe dont l'intérieur est formé de matières organiques ou minérales *conductrices*, est revêtu extérieurement, d'une enveloppe tubulaire *de matière isolante*, — à base de cholesterine, plastine et autres substances *diélectriques*.

« Ainsi ces organes, parce qu'ils affectent la forme de filaments conducteurs, constituent un *circuit électrique* doué par construction de *self-inductance* et de *capacité*, qui peut être entièrement assimilé à un circuit oscillant.

« Ces circuits, caractérisés par des valeurs extrêmement faibles de la self-inductance et de la capacité, peuvent ainsi, ... *osciller à une très grande fréquence et rayonner autour d'eux des radiations sur des longueurs d'ondes diverses*, de même que les cellules du ver luisant rayonnent des radiations visibles. »

On voit ce que devient, de ce point de vue ultra moderne, la plus moderne des sciences d'observation et d'expérience : celle de la vie élémentaire. Toute la microbiologie est illuminée du même coup d'une resplendissante clarté, et les applications pratiques du nouveau système apparaissent. Dans la mesure même où se justifiera l'interprétation théorique des faits de la vie cellulaire telle que l'explique le fondateur du Lakhovskysme, nous verrons s'édifier rapidement, sur les fondations qu'il dessine, une nouvelle étiologie et une nouvelle thérapeutique des maladies infectieuses, dites microbiennes.

Ici encore, il faut citer :

« On comprend facilement que la vie, considérée comme une harmonie de vibrations, puisse être altérée ou supprimée par toute circonstance provoquant un déséquilibre oscillatoire, notamment par le rayonnement de certains microbes qui annule celui des cellules plus faibles et moins résistantes.

« Il est nécessaire que l'amplitude de l'oscillation cellulaire atteigne une valeur suffisamment grande pour que l'organisme soit en bon état de défense contre les rayonnements offensifs de certains microbes.

« Le microbe, être vivant, qui vibre à une fréquence inférieure ou supérieure à celle de la cellule de l'organisme, produit, dans l'être vivant, un déséquilibre oscillatoire.

« La cellule saine qui ne peut plus osciller normalement est alors obligée de modifier l'amplitude ou la fréquence de sa vibration propre, que le microbe étouffe plus ou moins complètement.

« Du fait qu'elle est contrainte de vibrer dans des conditions différentes de celles que lui impose son existence, la cellule ne peut plus vivre normalement : c'est une cellule malade. Il faut pour la guérir lui apporter une radiation de fréquence et d'amplitude convenable qui, en redonnant à la cellule l'énergie qui lui manque, lui rende la santé en même temps que son état normal primitif.

« L'action de cette radiation auxiliaire annule et maîtrise l'action néfaste du microbe. »

Contentons-nous de rappeler que M. Georges Lakhosvky, au moyen du *Radio-Cellulo-Oscillateur* de son invention, a traité et guéri, à la clinique chirurgicale de la Salpétrière, dans le service et sous les yeux du savant professeur Gosset, trois *Pelargonium* devenus nettement cancéreux après inoculation expérimentale du *Bacterium tumefaciens*, alors que seize sujets inoculés en même temps comme témoins et non traités ont succombé au mal terrible après avoir passé par toutes les phases classiques de la cachexie qu'il entraîne.

Réflexions suscitées par la lecture de « l'en dehors »

Cannes, 14 janvier 1926.

Je recevais autrefois votre journal en échange des *Annales du Progrès*.

J'espérais pouvoir reprendre la publication de ma revue et continuer le service d'échange. Je suis contraint de renoncer à ce projet, n'ayant d'autres ressources personnelles que le travail maigrement rétribué d'un professeur libre, et les tarifs d'imprimerie submergeant toute possibilité de réaliser un tel dessein. J'admire ceux qui, comme vous, luttent contre ces difficultés géantes.

Je suis confus d'avoir reçu à titre gratuit pendant trop longtemps votre *en dehors*. Inclus un mandat pour couvrir au moins l'abonnement des trois dernières années. Excusez-moi de ne pouvoir faire mieux.

Je dois vous faire deux aveux : 1° Je ne partage pas toutes vos idées ; 2° Je lis votre publication avec une très grande curiosité, et c'est pourquoi je n'ai jamais eu le courage de vous retourner un exemplaire avec la mention « refusé ».

Vous ferai-je un troisième aveu ? Je fais passer votre journal à des collègues « bien pensants », et il faut croire qu'ils y trouvent le même intérêt que moi, puisque jamais un seul numéro ne m'est revenu.

Et puisque j'y suis, un quatrième aveu : Quand je demande à ces messieurs ce qu'ils pensent de *l'en dehors*, je constate qu'*en dedans* ils n'en pensent pas trop de mal. Et fraternellement, je vous fais part de cette petite chose inattendue.

Et ma conclusion personnelle est celle-ci : « Si les hommes cherchaient à connaître ce qui les rapproche au lieu de s'évertuer à trouver ce qui les divise, « on serait des frères ». — A. DUCASSE-HARISPE, docteur en philosophie, professeur de mathématiques.

Les Compagnons de "l'en dehors" (1)

CHEDEAU, BONGARD, JEZIERSKI, DANKWART : argent reçu. — DOSIER : accepté, attendons retour imprimé. — JENNI, AZEMA, en règle. — PLAIN, ROLAND, BERTRAND, ESTAQUE, AUGERY, ROSA, QUAFOR, CARDI, NOTTIN : contrats envoyés.

Un des récents « Compagnons de l'en dehors » vient de décider d'en prendre 30 exemplaires à chaque parution. Voilà un exemple à suivre.

Nous avons enregistré, il y a quelques jours, la 32e adhésion au Milieu.

NOUS RESERVONS aux membres du Milieu « Les Compagnons de l'en dehors » l'usage de l'adresse « aux bureaux du journal ».

Le Contrat des « Compagnons de l'en dehors » (texte ide [illegible] **envoi de** [illegible]

QUES[illegible]

— L[illegible] bien[illegible] ven[illegible] dive[illegible] amou[illegible] sirs v[illegible] harcèle la[illegible] que l'igno[illegible] avancer l'évo[illegible] mais elle n'exclut pas l'indifférence [illegible] préférence. L'attraction réciproque est bien la suprême sensation voluptueuse, passionnée de la fornication ; elle a, hélas ! ses limites. Il est incontestable que la cohabitation est une entrave à la liberté du couple, elle est accompagnée de contrainte, de soucis et d'angoisses quand elle forme une combinaison, une association d'efforts et d'intérêts matériels plutôt qu'une association libre.

Cependant, l'accouplement temporaire devient une nécessité impérieuse pour ceux que la maturité a semés le long de la vie, pour les isolés qui ne peuvent pas attendre ni effectuer des déplacements au moment précis des besoins charnels à satisfaire. Pour les vieux solitaires qu'une intimité soutenue peut soulager mutuellement. C'est aussi une mesure d'économie par ce temps de vie chère. Ces vieux vont-ils crever dans un asile immonde ou se réfugier dans le suicide que tous les individus ont le droit strict de mettre à exécution, lorsqu'il est la résultante de faiblesse, de souffrance, de maladie mentale ? L'énergie exigée par le suicide, lorsqu'il s'exprime sous la forme d'une vengeance, même sociale, n'échappe pas à ces causes.

L'opulence n'est pas l'apanage des anarchistes que je sache ? Les « Compagnons de l'en dehors » qui se passionnent avec raison pour leur libération spirituelle, ont-ils trouvé le filon du débrouillage pour libérer partiellement leur temporel ? Le petit détaillant, l'artisan, le camelot ne sont pas affranchis du client ni du pilon. Certes, nous sommes loin du stade social, si jamais l'espèce humaine peut en trouver l'accès, où les individus pourront diriger leur activité, leurs capacités où et quand il leur plaira, tant qu'il leur conviendra, à des travaux et des occupations qui peuvent rendre la vie saine et heureuse. En attendant, s'il est délicieux de faire l'amour, s'il est bien doux d'aimer, il est bon aussi de chanter et de se divertir en travaillant. Le contact de la nature réjouit et stimule l'organisme. Le travail de la terre n'est pas dépourvu de charme et d'agrément ; il est plaisant quand il n'a pour limite que l'initiative de ceux qui s'y livrent librement. Ils peuvent y gagner une santé robuste pour pratiquer la liberté sexuelle sans vénalité ; n'en déplaise aux esclaves comme aux parasites de l'autorité féroce, de la barbarie du capital. — CHARLUT père.

(1) Toute lettre concernant les COMPAGNONS DE L'EN DEHORS, toute demande d'admission, toute communication quelconque relative au Milieu qu'ils constituent, est mise sous enveloppe portant la suscription : « Les Compagnons de l'en dehors », laquelle est incluse en une seconde enveloppe à l'adresse de E. ARMAND, telle qu'elle est indiquée dans le numéro courant de l'en dehors.

Tout envoi d'argent [illegible] soit, est fait au[illegible]

Différents visages de L'INDIVIDUALISME ANARCHISTE

III

L'Anarchisme contre le Socialisme

Le phénomène de la décentralisation

Le facteur le plus important et le plus puissant tout aussi bien en ce qui concerne la production que toute autre forme d'activité est le facteur humain. Ce facteur, soupirant de plus en plus après l'occasion de s'exprimer individuellement, est en état de rebellion permanente contre tous les efforts faits pour le réduire au rôle d'un simple rouage dans une machine, économique ou politique. Du fait qu'il est l'élément le plus fort — il gagnera inévitablement la bataille — un peu plus tôt ou un peu plus tard, pour adverses que les circonstances paraissent momentanément.

Il a semblé récemment que le pendule oscillait vers la centralisation et s'y maintenait. En réalité, les forces de décentralisation, les énergies qui font de l'homme le maître et non l'esclave de la machine, prennent irrésistiblement le dessus. La centralisation excessive et contre nature, résultat des lois artificielles qui président aux privilèges spéciaux, dont les trusts, par exemple, sont l'un des résultats, cette même centralisation a pour effet de libérer une multitude d'ingénieux spécialistes en mécanique qui se sont mis à l'œuvre et ont déjà découvert des instruments toujours plus simples et plus faciles pour l'individu à faire fonctionner et à posséder.

Ainsi, la locomotion est, de toutes les industries, celle qui paraissait, par sa nature même, soumise irrémédiablement à la centralisation. Or, dans ce domaine, la marée de la décentralisation s'est mise à monter avec une rapidité extraordinaire. La bicyclette apparut la première et l'outil de locomotion individuel fit une concurrence formidable aux compagnies de tramways. L'invention de l'automobile renforça cette tendance, elle ouvrit au possesseur de ce moyen de transport individuel toutes les routes carrossables, mettant fin au privilège dont jouissaient [illegible] monopole des [illegible] restrein- [illegible] peuvent [illegible] l'au- [illegible] teur [illegible] n'en [illegible] dire [illegible] de- [illegible] délivera — [illegible] tion sera [illegible]

Bref, toute philosophie qui base ses conclusions sur les conditions où se trouvent à un moment donné les industries mécaniques, bâtit nécessairement sur le sable, la machine étant en proie à une véritable révolution dans la direction individualiste ci-dessus indiquée.

Leur illusion sur la fixité du machinisme a conduit les socialistes à émettre des affirmations ridicules sur le problème de la centralisation. Pendant deux générations, ils ont vécu sous l'empire du rêve qu'en régime capitaliste la classe moyenne est condamnée à une extinction rapide, de par le développement naturel du système économique bourgeois. Or, des statistiques irréfutables découlant des résultats de l'impôt sur le revenu et autres sources de ce genre indiquent que cette affirmation est fausse. Les chiffres d'ailleurs sont inutiles. Il n'y a qu'à regarder pour se faire soi-même une opinion. Dans des pays comme le Mexique et la Russie, où le système capitaliste était dans son enfance, la classe moyenne était infime et n'avait aucune influence politique. Ailleurs, c'est dans la mesure où le système capitaliste se développe que croît en nombre et en influence la classe moyenne pour arriver, comme c'est le cas aux Etats-Unis — le pays où le capitalisme a atteint son plus grand développement — à être à peu près toute puissante.

Contre le socialisme d'Etat

Ce que désirent les hommes, ils font un effort pour l'obtenir ; il est insensé de s'attendre à une action révolutionnaire si les aspirations et les conceptions révolutionnaires sont encore à naître. Il appartient à l'idée d'indiquer la voie ; si l'idée est vague et irrésolue, l'action qu'elle enfantera se perdra dans un désert d'incertitudes et n'aboutira nulle part. Comment la dernière guerre a-t-elle été rendue possible ? Par cette idée infâme, mais clairement inculquée aux masses, que leurs vies appartenaient à leurs dirigeants et que ceux-ci avaient le droit d'en disposer à leur volonté. C'est l'illusion étatiste et il n'est rien de plus dangereux au monde : du fait qu'il a hypnotisé ses sujets dans ce sens, tout gouvernement, tout groupe de gouvernements possède le pouvoir de [illegible] guerre. Il arrange [illegible] et voici l'enfer encore une fois libre de ravager la planète.

Ma haine personnelle du socialisme d'Etat, sous toutes ses formes, sourd de ma conviction qu'il entretient en l'individu cette terrible psychologie de l'envahissement ; qu'il nie l'existence des seuls droits qui peuvent mettre l'unité humaine en état de résister à l'empiètement ; qu'il enseigne à l'individu que par lui-même il n'a aucune valeur et que c'est seulement comme membre de l'Etat qu'il possède un titre valable à l'existence. Cela, à mon sens, le réduit à l'impuissance, et c'est l'impuissance de l'exploité qui rend possible l'exploitation. De cette impuissance découlent avec une logique inexorable, toutes les guerres, toutes les tyrannies tous les règlements et restrictions tyranniques qui enlèvent à la vie son élasticité, sa virilité, sa douceur particulière. Le socialisme d'Etat est une religion militaire imaginée par des guerriers vainqueurs qui ont mis le monde dans les fers. Il est aussi vieux que les collines et comme les collines, il est destiné à crouler en poussière. Depuis la grande boucherie sa faillite, même à titre de politique palliative, a été colossale.

Il me paraît de toute importance que nous soyons au clair sur ce fait fondamental et que nous comprenions que nos souffrances et nos périls ne proviennent pas de l'Individualisme libre, mais d'un Individualisme enchaîné par le monopole et enserré dans les griffes de cette envahissante machine militaire : l'Etat. Le monopole, voilà l'ennemi, l'ennemi le plus dangereux que le monde ait jamais connu ; jamais il n'a été aussi dangereux qu'à l'heure actuelle où l'Etat est à peu près tout-puissant. Le monopole est une création de l'Etat, il est soutenu par l'Etat, il ne pourrait pas exister si l'Etat ne mettait pas à sa disposition la violence organisée dont il est le détenteur. Sur réquisition du Monopole, protégé par l'Etat, l'homme ordinaire peut être privé à tout moment de la possibilité de gagner sa vie et jeté dans la rue.

Je me dénomme anarchiste parce qu'il me paraît, à moi, que l'anarchisme est la seule philosophie qui énonce fermement et sans ambiguité cette vérité centrale, vitale. Ou c'est une illusion, ou c'est une vérité. Et l'anarchisme a tort ou a raison.

Si l'anarchisme a raison, il ne peut se compromettre à aucun degré avec le régime étatiste actuel sans se montrer malhonnête et infidèle à l'égard de la vérité. La tyrannie n'est pas une chose qu'on doive endurer ou négliger, mais une maladie qu'il faut dénoncer franchement comme insupportable et expulser de l'organisme social. Personnellement, je suis hostile à tous les systèmes qui épaulent ou maintiennent l'actuel régime de violence et il m'est impossible de considérer les contraintes du **Trade-Unionisme, Syndicalisme** et autres « Etat sans l'Etat » comme des ponts qui relient l'ancien ordre de choses au nouveau, comme des matrices où s'enfante la société de l'avenir. De telle analogies me semblent absolument ridicules et fatalement erronées. La liberté n'est pas un embryon. La liberté n'est pas un fœtus impuissant luttant inconsciemment pour venir au jour. La liberté est la force la plus grande que nous ayons à notre disposition : l'incomparable constructeur capable de changer les épées en charrues, de transformer ce désert du monde ravagé par la guerre en une demeure agréable à habiter.

Ce que veulent les anarchistes

Nous ne pouvons imaginer un seul instant que sans le capitaliste ou le monopoleur nous ne puissions vivre. Au contraire, nous avons la conviction bien arrêtée que celui qui nous rend impossible de subvenir à nos besoins, c'est le capitaliste, le propriétaire foncier, celui qui a accaparé les moyens de vivre. C'est lui qui possède la clé qui ouvre l'accès du trésor. Il occupe, grognant et revêche, la mangeoire qui contient notre alimentation. Dans le désert qu'il a créé, ce n'est qu'aux conditions qu'il impose que nous avons accès aux puits. Ce désert ne devrait pas exister. Qu'on nous accorde seulement la liberté de l'irriguer et il sera transformé en une oasis illimitée d'une fécondité inépuisable.

Nous sommes partisans d'abolir le capitalisme en procurant à tous les hommes, libre et égal accès au capital dans son acception la plus stricte et la plus exacte : — la chose principale, le moyen de produire des richesses — autrement dit notre bien-être et celui du milieu social. Voici pour ma part, comment je considère le monde. Quelques-uns — très peu d'hommes comparativement parlant — regardant les faits en face et conquérant courageusement des connaissances ont mis à notre disposition, une fois pour toutes, la possibilité d'élever la race au-dessus de la crainte de manquer. L'œuvre de leurs cerveaux — car quelques-uns ont méprisé les plaisirs et vécu des jours pénibles — a placé à notre disposition une capacité de production pratiquement illimitée et un pouvoir de distribution qui se rit des obstacles physiques. Cette capacité de production et ce pouvoir de distribution, employés dans un esprit d'élémentaire humanité et de bon sens, pourraient faire du monde entier un ensemble harmonieux et le libérer pour toujours des dissensions basses et sordides qui en font un cloaque. Ces quelques-uns, ne connaissant pas d'autre Dieu que la vérité, point d'autre religion que de se comporter loyalement à l'égard de cette vérité, ont fait de la nature la docile servante de l'homme — de cette même nature qui fut durant des siècles l'implacable tyran de l'homme. Dans toute l'histoire, il n'est rien qui se puisse comparer à la révolution industrielle accomplie par la Science, mais nous n'avons même pas commencé à récolter la moisson de ces merveilleuses semailles.

Qui barre la route ? D'un côté, la servile stupidité des masses qui s'imaginent qu'il est de leur devoir de vivre comme ont vécu leurs ancêtres, rongés par la pauvreté et la vermine. De l'autre, la grossière stagnation de la classe dominante qui se croit encore en droit de gouverner comme l'ont fait les Césars, de vivre aux dépens d'autrui, d'isoler pour sa puissance privée ce qui devrait être — ce qui sera, en dernier ressort — la jouissance de tous. Je suis pour l'abolition du Monopole, de tous les Monopoles. Je suis d'avis qu'on mette bas les barrières, toutes les barrières. Voilà la tâche à laquelle s'est attelé l'anarchisme, dont il ne doit permettre à rien de le détourner.

Voilà le rêve anarchiste, et ce n'est pas un rêve seulement. L'abolition de l'esclavage humain est essentiellement la plus pratique des choses. Il est de toute urgence de réajuster la vie sociale et individuelle à un état de choses complètement révolutionné par le progrès des connaissances humaines. Ce n'est que lorsqu'on aura compris l'inéluctabilité de ce réajustement qu'il se fera, à mon humble opinion tout au moins. Je n'entrerai pas dans les détails, je n'en ai pas le temps, mais il me semble que lorsque l'Humanité éprouvera le besoin d'apprendre, elle le fera. Lorsque l'esprit de la liberté brûlera impétueusement, l'esclavage périra dans ses flammes. — Wm. C. OWEN.

En marge des Compressions sociales

Association paysanne-anarchiste

On nous communique le projet ci-dessous :

I. Il est constitué entre tous les camarades auxquels cela peut convenir — et quelle que soit la tendance particulière de chaque adhérent — une association dénommée ASSOCIATION PAYSANNE-ANARCHISTE.

II. Cette association accepte seulement comme adhérents, ainsi que son titre l'indique clairement, les camarades — isolés ou collectivités — *qui vivent du travail du sol* et *industries annexes*, et peuvent justifier de la possession d'un lopin de terre ou d'une occupation permanente ayant directement trait à la fourniture des semences, engrais, outillages, etc., nécessaires à la culture ou industries s'y rattachant (élevage, etc.).

III. Le but de cette association, qui pourra aller en s'amplifiant au fur et à mesure que l'expérience en démontrera la nécessité, est d'abord :

1° De réunir dans un but pratique et réalisable un certain nombre d'anarchistes-paysans habitant en France et dans les contrées limitrophes ;

2° De mettre en rapport (direct ou indirect, selon les désirs exprimés) les constituants susceptibles d'entreprendre un échange réciproque de services, services orientés dans la direction suivante :

Echanges de greffes, de plants d'arbres fruitiers ou forestiers, de semences sélectionnées, d'œufs ou de jeunes de races pures, de reines d'abeilles, de reproducteurs pour éviter la consanguinité, de matériel agricole, de conseils et observations divers, etc., etc. ;

3° De constituer une bibliothèque agricole circulante, gratuite, pour ses adhérents ;

4° D'étudier la possibilité de création de coopératives anarchistes d'écoulement direct des produits du sol parmi les compagnons des grandes villes.

IV. L'association sera déclarée valablement constituée lorsque les adhésions atteindront un minimum de dix. Une délibération, par correspondance, décidera de la désignation d'un secrétaire chargé :

a) De servir de point de contact entre tous les membres de l'association ;

b) De classer les demandes et les offres de service ;

c) De mettre rapidement en rapport les offrants et les demandants.

V. Il demeure entendu que les collectivités, milieux libres, groupes de producteurs, etc., ne compteront, à l'égal des individualités isolées, que pour une seule voix.

VI. Ne pourront faire partie de l'association les camarades (?) occupant de la main-d'œuvre salariée à moins qu'ils ne s'engagent à consentir une remise minimum de 30 % aux membres de l'association, sur leurs prix habituels ; ainsi que les mêmes facilités de paiement, qu'ils accordent généralement à leur clientèle non-anarchiste.

VII. La cotisation annuelle, qui sera versée en même temps que sera envoyée la demande d'adhésion est de *dix francs* français pour les adhérents résidant en France, en Belgique ou en Italie, vingt-cinq francs pour les autres pays.

Cette cotisation pourra être augmentée si le besoin s'en fait sentir.

Elle servira aux frais d'impression du présent projet, s'il y a lieu ; à l'achat des livres pour la bibliothèque circulante.

VIII. Le journal *l'en dehors* publiera à sa rubrique « En marge des compressions sociales » les communiqués relatifs à la marche de l'association, les résumés de sa comptabilité.

Toute correspondance, pour recevoir une réponse, devra être accompagnée de 1 franc en timbres-poste.

IX. On accueillera avec gratitude toute suggestion destinée à compléter ou améliorer le présent projet.

X. En attendant la désignation d'un secrétaire, adresser toute demande d'informations à George Dosier, de Paris, pour adresse *provisoirement* aux bureaux de *l'en dehors*, 22, cité Saint-Joseph, Orléans.

Programme de libération individuelle

En réponse à mon annonce parue dans le n° 70 de *l'en dehors*, les camarades Delmarre, Belly, Michaud me demandèrent des renseignements que je leur envoyai par lettre, sauf pour Michaud à qui j'avais annoncé un article dans les colonnes de *l'en dehors*. Voici cet article, mais modifié dans sa destination, me trouvant obligé de quitter momentanément la culture et décidant de partir pour le Soudan français pour ne pas bricoler plus longtemps en Algérie. Je prie donc Delmarre de patienter si mon projet lui agrée. Dans le cas contraire, je le mettrai en rapport avec des camarades algérois. Après des observations sur les lieux, une documentation complète et l'obtention d'une concession dans une région relativement tempérée (Fouta-Djallon), je soumettrai aux camarades mes projets sur les bases suivantes :

1° *But.* — Créer un milieu social, humanitaire naturel par une réforme radicale des mœurs et de la civilisation. Pratiquer l'associationnisme anarchiste et le naturisme ;

2° *Moyens.* — *a*) Habitat exclusif des tropiques simplifiant considérablement la question habitation et le costume et situant l'expérience dans des conditions absolument nouvelles ; *b*) alimentation fruitarienne et végétalienne très économique ; *c*) liberté sexuelle absolue et assurance sociale garantissant la mère et l'enfant ; *d*) éducation de l'enfance ; *e*) organisation d'un milieu communiste ou coopératif — culture sociale, scientifique, artistique — propagande naturiste et anarchiste.

Le promoteur de ce programme décidant de faire le premier pas de sa libération individuelle en émigrant pour le Fouta-Djallon (Guinée Française), contrée choisie par lui, fait appel aux camarades des deux sexes pouvant s'y intéresser et sollicite leur appui moral et ultérieurement leur aide pécuniaire. Après une étude complète préalable sur place, il fera part des conditions du milieu géographique, des possibilités de réalisation et de son expérience personnelle. Une revue intitulée « La Libération individuelle » en tiendra journal. — René GÉGOT.

L'Intégrale

Nous avons reçu le n° 21 du *Bulletin de l'Intégrale*. Il nous apprend que l'Intégrale, en la personne de V. Croissac, a été en butte aux tracasseries de Dame Justice. Résultat : 25 francs d'amende sans sursis. Il faut lire dans ce Bulletin certaines réflexions sur « le travail de la terre et les colonies communistes » où leur auteur prétend que si les colonies communistes de France sont tombées, c'est qu'elles se sont basées sur la culture. « Il est très beau de dire que si la terre donne le blé, les pommes de terre, le lait, la viande les légumes, c'est quelque chose, mais aux colons, il faut aussi des vêtements, du linge, des chaussures, des lectures, quelques plaisirs au moins équivalents à ceux que leurs conditions d'exploités leur permettraient ; des voyages, des meubles, un intérieur, etc. ; et tout cela c'est bien plus que ne peut donner la terre à elle seule... Les besoins industriels sont à peu près, pour l'individu, trois fois plus grands que les besoins agricoles. »

Tout au long de cet article, il y a à lire des réflexions intéressantes.

Croquignoles

Les honnêtes gens

Il y a quelque temps, la presse « qui fait l'opinion » a dégoisé je ne sais quelles âneries sur les anarchistes, parce que des anarchistes — pour de vrai ou non, c'est à voir — se trouvaient, à côté de catholiques ou de protestants, peut-être de libres penseurs et d'israëlites, faire partie d'une bande de perceurs de murailles. L'autre jour je lisais dans le Petit Bleu *un rappel de l'affaire Gervais, le marchand de petits fromages :*

« M. Jules-Charles Gervais était convaincu d'avoir, pendant la guerre, déterminé une hausse du lait, qu'il accaparait. Le jugement, qui s'appuyait sur de multiples condamnations — on a dit 64.000 *! — le condamnait à* 10.000 *francs d'amende ; pas même un jour de prison, avec sursis, alors que, par ses manœuvres, il avait, au profit de ses usines, privé Paris, en* 1918, *de* 75 % *du lait ordinairement consommé dans la capitale.*

« Cela n'empêchait d'ailleurs pas M. Jules-Charles Gervais de figurer, une vingtaine de mois plus tard, à l' « Officiel » *au nombre des membres de la Commission ministérielle du lait ! A noter, en passant, qu'on avait donné, entre temps, le ruban rouge à M. Azam, son agent commercial. »*

Combien de morts infantiles ou prématurées à cause de cette absence de lait ? — voilà ce que ne nous dit pas ce quotidien. Le saurions-nous que ça n'empêcherait pas les « gens graves de l'anarchie » — comme disait Paillette — de vilipender quiconque ne veut pas jouer consciemment et volontairement le rôle d'un rouage quelconque dans une société qui permet de pareilles abominations. — CANDIDE.

Quelque chose de plus sur le Problème sexuel

Il n'est pas trop tard pour revenir sur l'article de Marguerite Després, paru dans le n° 2 de *l'en dehors*, et sur celui de Filareto Kavernido (n° 65).

Avant tout, nos deux auteurs plaident pour la liberté dans tous les domaines — même pour la liberté de ne point être libres. A ce point que s'ils donnent expériences et opinions, ils ne proposent ni normes ni prescriptions. Qui veut profiter des expériences racontées, que celui-là apprenne grâce à elles ; qui ne les considère pas comme exactes est libre de secouer la tête et de les laisser de côté. Qui trouve les cas exposés semblables au sien n'a qu'à suivre l'exemple donné.

En quoi consiste le problème sexuel ? — En l'absence de liberté de l'amour. — Qu'est-ce que l'amour ? — la forme la plus évoluée de l'attraction des sexes entre eux. La vie généralement évolue du simple au composé ; il en est de même pour la reproduction individuelle, l'un des aspects essentiels de la vie. Cet aspect de l'activité vitale sert à la biologie tout entière comme une mesure absolue de l'intensité vitale. La vie peut-elle avoir d'autre but d'évolution que d'augmenter toujours d'intensité ? Tout ce que l'on a coutume d'appeler « le progrès » vise (quoiqu'il y manque souvent) à utiliser les matériaux et les forces naturelles toujours plus économiquement pour accroître l'extension et l'intensité de la vie humaine.

Une complication croissante peut — non pas nécessairement doit — accompagner ladite évolution. De même avec l'intensité génésique, croît aussi la complexité du génital ; or, la complexité de l'action sexuelle, avec ses nombreuses considérations de sélection corporelle, sentimentale, intellectuelle, etc. — c'est cela qui constitue l'amour. — Néanmoins, je le répète, la complexité n'est pas une condition nécessaire de l'évolution et nous ne qualifions pas davantage d'inférieurs « les sauvages » qui ne font pas intervenir la sélection en matière de coït, ou nos « ancêtres » bestiaux (auxquels nous devons indubitablement notre existence) — que nous considérons comme « bas » l'amour où il n'entre guère de « psychique » dès lors qu'il est le résultat de la volonté et du libre consentement des deux amoureux. Inversement, il ne nous vient pas à l'idée de tourner en ridicule l'amitié intellectuelle entre homme et femme parce que le sexuel est absent de leurs relations.

Mais nous n'entendons pas louer comme sublimes — pour normales qu'elles soient — les relations entre le malheureux que ses besoins forcent à acheter un peu de satisfaction sexuelle et la détaillante à qui le commerce de ses charmes est l'ultime recours économique que le milieu lui laisse ; ni les relations, également normales, entre le richard qui achète sa satisfaction aux conditions les plus avantageuses possibles — « en gros » — et la femme qui se livre à lui sans aucune considération psychique ou corporelle, simplement pour jouir de son argent, sans l'empêcher d'acheter, à son gré, à d'autres femmes, des quantités supplémentaires de la même marchandise. Ces achats supplémentaires n'attirent sur l'acheteur ni mésestime, ni châtiment ; son « honneur » reste intact ; il est « en droit » de le faire sans avoir à répondre de ses actes à qui que ce soit. Or, le monde bourgeois, qui approuve des « normalités » beaucoup plus monstrueuses, crie comme porc qu'on égorge dès que nous prétendons à une forme quelconque de la liberté sexuelle : unions monogames, polyandres, polygynes, entre plusieurs éléments des deux sexes — durables, passagères, variables, occasionnelles, etc., — sans fin même — selon le goût et le consentement des intéressés eux-mêmes.

— Fi ! rétorque la morale bourgeoise, qu'est-ce qui les différencie alors de la copulation des animaux des champs ? L'instinct génital éclate avec tant de force qu'il domine tous les autres intérêts, d'où débauche incessante. — Mais il n'éclate pas tellement chez les « animaux des champs » ni dans la majorité des couples, dès lors qu'aucune entrave n'est mise à son fonctionnement. C'est seulement quand la passion est artificiellement réprimée et contenue, qu'elle s'accumule et fait explosion, souvent en des formes perverties, sous lesquelles on a peine à reconnaître l'instinct génital.

Et si l'un des constituants du couple abandonne l'autre et le laisse en proie à toutes sortes de souffrances ? — Mais celui-là ne souffre pas beaucoup moins s'il reste attaché à celui-ci. Et de telles souffrances, si elles ne consistent pas seulement dans le regret de la pratique de l'amour (et cette pratique se retrouve rapidement là où existe sincèrement la liberté de l'amour) ont presque toujours des raisons économiques qui disparaîtront quand l'amour sera libéré de l'argent.

On pose d'hypocrites questions sur le sort de la mère et de l'enfant en régime d'amour libre. Comme si, actuellement, leur sort était garanti ou seulement rendu assurable ! Il dépend de l'élément qui travaille, lequel à son tour dépend du patron. Il est bien entendu que par liberté de l'amour nous n'entendons point liberté de la débauche ou liberté du viol, mais comme nous voulons porter au maximum le soin de notre progéniture, ce soin maximum est en rapport avec une éducation sexuelle intégrale.

Nous arrivons ici à l'espèce d'association proposée par Marguerite Després. Or, nous savons que les risques de l'amour libre ne sont pas les seuls auxquels on est exposé si l'on vit selon des principes libertaires. La pratique du garantisme devrait être multiple. Pourquoi ne pas étendre la solidarité à tous nos actes sociaux ? Ce qui se résume en dernier ressort à vivre en groupes qui restreignent au minimum le contact avec les autorités sociales.

L'amour libre est intimement lié à la vie libre ; en effet, l'amour est seulement le prolongement, l'accomplissement de la personne vivante, et comme tel, il est beaucoup plus opprimé que la personnalité elle-même. — D'après l'ido de LIBERESO.

L'homme ne vit pas seulement de pain

S'intéresser au problème des relations sexuelles, c'est aboutir à l'océan de tous les grands problèmes humains de ce siècle. Le sexe est presque toujours présent dans tous les actes mentaux et sociaux de l'homme et de la femme. « Le sexe est le sésame magique, la clé la plus puissante qui donne accès aux profonds mystères de la Vie, de la Mort, de la Religion et de l'Amour. » (*Stanley Hall*). En effet, l'instinct sexuel n'a pas une durabilité analogue à celle de la nutrition, mais il est souvent plus violent, plus pressant, plus persistant ; quand il s'éveille en notre être, il absorbe toutes les puissances du corps et de l'esprit, exigeant d'être rassasié. On ne peut vivre sans pain sans aliments, c'est vrai. Mais ce n'est pas seulement de pain que vit l'homme. Il n'est pas besoin de recourir à un exegète évangélique pour développer le sens de cet aphorisme ; en effet, nous savons tous que l'homme ne vit pas seulement de pain : il vit de pain et d'amour. (Julio R. BARCOS, *Libertad sexual de las Mujerès.*)

LIBRE CHOIX

Nous sommes des êtres essentiellement relatifs et nous vivons dans le relatif. L'absolu ne se rencontre qu'en Dieu et c'est pourquoi j'ai pu dire que Dieu était le seul être absolument *libre* et, en même temps absolument *déterminé* par cette liberté même qui se confond dans son ultime Perfection, avec tous les autres attributs du Parfait absolu. Ainsi parle Louis Gastin dans « Libre Arbitre et Déterminisme », p. 40. Ne croyant ni à Dieu ni au Diable, mais au dynamisme personnel, je repousse l'idée d'ultime Perfection de Dieu par ce raisonnement : Si Dieu existait, il eût dit à l'homme : « Tu es absolument libre de faire tout ce que tu veux, mais toi seul ressentiras la jouissance et la souffrance qui en résultera. » Dieu eût été juste, bon, miséricordieux ; au contraire nous pouvons constater qu'il est indifférent, odieux, conséquemment inexistant — pour moi et ceux qui partagent ce point de vue.

Le camarade Henri Schneider m'écrit : « Je réponds à ton enquête sur l'effort, quoique un peu tard. Voici ce que j'en pense : 1° Un acte de volonté dans le but choisi ; 2° Un acte de ténacité dans la progression vers ce but. Mais tous ces actes sont des actes de joie, parce que librement accomplis. Tous les gestes que nous faisons, même les plus pénibles en apparence pour atteindre un but, sont une joie. Il n'y a que la volonté et la joie de vivre. Car l'effort comme tu le présentes n'existe pas. Il n'y a effort que dans les actes accomplis avec *répugnance*. »

« Qui dit effort, dit esclavage. »

Raymond Hamelin m'écrit : « Pour moi la caractéristique de l'effort, c'est la vie elle-même. La vie n'est qu'une suite d'efforts, et ce n'est pas le mieux à mon sens. Un peu plus de facilité à vivre serait désirable selon moi et je ne vois rien de magnifique dans l'effort... affaire de tempérament, sans doute ? »

Ayant fait mon choix entre l'idée de liberté et celle d'autorité, je préfère les inconvénients de la liberté, aux avantages de l'autorité (y en a-t-il ?) Je dis donc avec l'ami Schneider : — Il n'y a que la volonté et la joie de vivre et partant de là, camarade Hamelin : — Il n'y a rien de magnifique dans l'effort... *répugnant.*

L'humain se différencie de l'animal par sa marche, son cerveau, sa façon de vivre, etc. ; il libère son animalité en diminuant le plus possible la bestialité originelle accrue par la vie en société autoritaire ; c'est par son choix qu'il détermine l'orientation de *sa* vie, augmente *sa* jouissance, diminue *sa* souffrance, acquiert ainsi la maîtrise relative nécessaire à l'emploi de *son dynamisme personnel.* — Ovide DUCAUROY.

Notre Point de Vue

En dehors de qui ou de quoi ? — Mises au point. — Des collaborateurs, non point des adversaires. — Tucker et « l'illégalisme » aux Etats-Unis en 1887.

Conformément à notre titre, nous voulons être des « en dehors » — nous voulons susciter, éveiller, amener à nous d'autres « en dehors ». Notre conception individualite anarchiste de la vie se situe non seulement *en dehors* de la vie courante, comme la comprennent et la veulent pratiquer les bergers anarchistes et les troupeaux qui suivent leur houlette, mais aussi *en dehors* de la vie que mènent nombre d'anarchistes, tant individualistes que communistes, qui ne se différencient guère en leurs gestes quotidiens, des mœurs des milieux petit bourgeois.

EN DEHORS DE QUOI OU DE QUI ? questionnera un lecteur curieux ou inaverti ?

Pour éviter à ce lecteur curieux ou inaverti de feuilleter toute la collection de *l'en dehors*, nous résumerons **en dehors de qui ou de quoi,** nous avons voulu et voulons nous situer. Nous lui ferons remarquer qu'il n'est aucune des mises au point qui suivent qui n'ait été exposée, commentée ou défendue en ce journal. Et que si les individualistes anarchistes qui nous lisent ne se comportent pas dans leur vie quotidienne conformément à la ligne de conduite qu'elles impliquent, *nous n'y pouvons rien.* Une fois nos thèses proposées, c'est à chacun d'agir selon sa lumière, son déterminisme propre.

Aux thèses de *l'en dehors* maintenant.

En premier lieu, l'en dehors *n'est ni une doublure, ni une succursale, ni une entreprise subventionnée, ni un organe contrôlé par un parti ou une organisation, ni l'instrument d'un comité : c'est une œuvre autonome, indépendante, individuelle.*

Nous nous situons ici et, résolument, à l'extrême pointe des divers mouvements anti-autoritaires. Dans tous les domaines, nous prenons parti pour l'original contre le routinier ; pour l'aventureux contre le timoré ; pour l'insoumis contre l'esclave ; pour le révolté contre le mendiant. Nous nous affirmons en faveur de quiconque prend position en marge du bien et du mal juridique et conventionnel, par delà les catégories sociales ou les chapelles idéologiques, contre les formalistes, les endormeurs, les pharisiens, les tartuffes, les prostitués et les jugeurs. Nous nous plaçons du côté des victimes de la vindicte civile, militaire ou religieuse ; des rejetés et des mis au ban des sociétés étayées sur la maîtrise des manieurs d'argent, la rouerie des politiciens de métier, le servilisme des journalistes d'industrie.

Individualistes anarchistes, nous nous dressons contre les individualistes de coffre-fort ; les individualistes bourgeois avoués ou honteux ; les arrivistes à l'affût de tous les débouchés possibles, pourvu qu'ils leur fournissent une chance de « parvenir » ; les affairistes prêts même à renoncer à l'instrument-domination et à l'outil-exploitation pour renchérir sur les clameurs du populaire — dès lors qu'ils y entrevoient un moyen de surprendre le succès.

Individualistes anarchistes, nous n'épargnons pas davantage l'individualisme renfrogné, l'individualisme poseur, l'individualisme « à la Thénardier » ; le « j'm'en fichisme » des pseudo-copains individualistes qui prétendent avoir accompli leur «révolution personnelle » et achevé le cycle de leurs expériences, parce qu'ils se sont terrés — au prix de quels reniements ou de quels effacements ! — dans quelque situation médiocre, ou parce qu'ils ont amassé péniblement un piètre avoir. Nous ne nous laissons pas duper par le vernis verbeux dont ils usent pour excuser leur nonchalance, leur paresse, leur opportunisme, leur adaptation à l'individualisme bourgeois. Nous ne concevons pas de foyer sans rayonnement, de vie intérieure sans activité extérieure, de sculpture de la personnalité intime sans réaction contre l'emprise oppressive et déprimante de l'ambiance.

Ici, nous considérons comme l'un des nôtres l'individu associé ou isolé qui combat contre tout ce qui tend ou vise à le restreindre, à le comprimer, à l'entraver ; — à l'empêcher de se manifester, de se forger, de s'accomplir ; — de faire ou vivre sa vie à sa guise, à ses risques et périls, sans en entraîner d'autres que ceux qui veulent se solidariser de plein gré avec lui, sans empiéter sur la liberté d'être et d'agir d'autrui.

Mais si nous nous déclarons pour le non-conformiste, nous n'en prenons pas moins parti pour le producteur — de « notre monde » — isolé comme associé. Ici « produire » c'est bien entendu créer, imaginer, innover, transformer, transporter, initier, enseigner, etc. Produire, c'est rendre la matière — de la substance cérébrale à la pierre de la carrière — apte à la fin à laquelle on la destine. Mais pour nous, produire c'est autre chose encore : c'est mettre à contribution toutes les ressources des sens, tendre tous les ressorts de l'esprit et des muscles pour penser et agir avec originalité, pour imprégner de sa personnalité jusqu'à la plus insignifiante des besognes auxquelles on s'adonne.

Nous envisageons tout geste, tout acte accompli par l'une ou l'un des nôtres pour développer, tailler, faire épanouir son être et sa vie comme un geste, comme un acte producteur. Vivre : — en isolé, par tempérament ou parce qu'on est convaincu que l'homme seul est le plus fort — ou associé à des compagnes ou à des compagnons auxquels on se sent relié, pour l'heure, par des affinités ou sentimentales ou intellectuelles ou réalistes, c'est encore faire œuvre de producteur. Résister aux influences qui mettent en danger l'autonomie de la personne, c'est encore et toujours se comporter en producteur soucieux et conscient de la valeur de son produit. Car nous considérons la vie individuelle comme le plus précieux, le chef-d'œuvre des résultats de l'effort personnel.

Nous prenons également position pour le consommateur — isolé comme associé. Mais ici « consommer » ne s'entend pas seulement de l'usage ou de l'assimilation de la production. Consommer, c'est aussi vouloir que le produit dont on se sert soit frappé au coin de l'originalité et porte un cachet personnel. C'est insister pour qu'il ne déchoie ni en qualité, ni en fini d'exécution ; pour qu'il évolue dans sa forme et dans ses capacités d'utilisation. Consommer ce n'est pas seulement demander que le produit offert procure la jouissance des yeux comme il procure l'assouvissement d'un appétit, c'est encore ne laisser aucun répit au producteur, l'inciter sans cesse à créer et mettre au point de nouvelles valeurs, des utilités inédites ; c'est enfin favoriser l'avènement d'une mentalité qui ne comprendra pas plus la monotonie, le déjà vu et le toujours pareil dans la production que la domination et l'exploitation dans l'activité du producteur.

Nous déf[illegible] *de l'éman*[illegible] *l'émanci*[illegible] *batton*[illegible] *de la* [illegible] *selon* [illegible] *puiss*[illegible] *vant q*[illegible] son [illegible] de l'astro-puissance [illegible] des chapitres les plus intéres- dehors reve[illegible]ntalité humaine à partir de la *l'homme, pour* [illegible] Babel. On [illegible] *le père — en état ou non de cohabitation — la faculté de se déterminer à son gré, personnellement, associés ou groupés, dans le domaine de l'économique comme dans celui de l'intellectuel, dans la sphère de son activité sentimentale comme dans celle de son activité sexuelle.*

Nous voulons être le journal de ceux qui aspirent à ce que la réciprocité remplace la violence et la ruse dans les rapports entre les hommes ; qui désirent substituer à un soi-disant contrat social imposé par la force et réglementé par l'arbitraire, l'égale liberté pour chacun de se comporter à sa façon et de régler de gré à gré ses relations avec toute unité ou collectivité humaine. De ceux qui souhaitent instaurer à la place du monopole et de l'uniformisme le libre jeu d'une émulation saine basée sur l'entier accès de l'être individuel — isolé ou associé — à toutes les possibilités permettant autant d'assurer un plein rendement à son effort personnel, que de goûter à toutes les formes de jouissance.

C'est pourquoi nous nous montrons, dans notre ligne de conduite l'adversaire irréductible de toutes les manifestations de l' « archisme » : violence gouvernementale et contrainte sociale ; formes actuelles ou en devenir d'organisation étatiste, gouvernementale, parlementaire, centralisatrice, repressive, etc. ; conformisme, interventionnisme, empiétement du social sur l'individuel ; tous ordres de faits ou d'idées imposés, donc soustraits à la décision ou au contrôle de l'unité humaine.

C'est pourquoi nous n'avons rien à faire, nous ne voulons rien avoir à faire avec les individualistes qui se réclament des thèses qu'ils émettent ou professent, non pas pour justifier *ce que le vulgaire et les moralitéistes dénomment des « passions », des « anormalités »* (IL N'EST QUE PURE LOGIQUE DE SE SITUER AU BÉNÉFICE DE SES OPINIONS) ; *mais pour se dissimuler, se montrer à leurs camarades, à ceux de « leur monde », autrement que ce qu'ils sont en réalité : véridiques quand ils sont hâbleurs, indifférents quand ils sont passionnés, fermes quand ils sont vacillants, chastes quand ils sont luxurieux, etc. Ou encore pour « juger » ou apprécier les gestes de leurs compagnons d'idées,* [illegible] *tenant compte* [illegible] *de leur conce*[illegible]

C'est pourquoi nous faisons ou ferons campagne contre toute conception, toute doctrine, tout régime impliquant pour l'unité humaine dépossession ou privation du moyen de production ; ou encore interdiction ou restriction de disposer de son produit, résultat de son effort personnel ; ou enfin immixtion ou ingérence quelconque du milieu dans les relations entre individus ;

C'est pourquoi nous nous employons ou nous emploierons à dégager l'anarchisme — même individualiste — du marxisme qui le sature, qui le gangrène, qui l'atrophie. Et ce ne sera pas l'une de nos moindres tâches.

Individualistes associationnistes, nous avons ridiculisé ou ridiculiserons sans pitié toute idée de « société future » conçue à la façon d'un paradis laïque ou basée sur la pratique d'un bonheur universel réglé à l'instar d'un papier à musique ; nous nous manifestons les implacables adversaires de tout arrangement social qui ne prévoit, n'autorise, ne postule ou ne sollicite pas l'essai ou la réalisation des expériences diverses qu'il est possible à des êtres humains d'imaginer, dès lors qu'en est absent le recours à la contrainte ; nous dénonçons inlassablement la carence et le péril de toute conception d' « humanité nouvelle » qui ne laisse pas le champ libre à la pratique simultanée de toutes les méthodes, de tous les systèmes possibles — et cela dans tous les domaines (économique, intellectuel, sexuel, récréatif, etc.) — sans autre réserve que le mutuel respect de leur application. L'application actuelle préparant et garantissant l'application à venir.

Enfin en matière de sexualisme dont « l'en dehors » s'occupe d'une façon spéciale, il réagit contre les autruches d'avant-garde qui ne veulent pas que la question soit posée, et expose et défend des thèses qui combattent tout autant les rétrogrades du mariage sacramentel que les individualistes de l'union libre.

En dehors de qui ou de quoi ? L'élimination ou la sélection n'est pas difficile à faire maintenant.

***

Nous n'avons pas voulu insérer un article où un végétalien convaincu prenait véhé- [illegible] tres qui se [illegible] nerie ou [illegible] s. Qui [illegible] on ne [illegible] e les [illegible] ment [illegible] s, de [illegible] e avan- [illegible] Le végétalisme [illegible] naire de polémique, mais exposé scientifique et démonstration pratique. *L'en dehors* sera toujours ouvert aux comptes rendus des résultats *vérifiables* obtenus par des initiateurs ou des associations à tendance naturiste. Dans tous les cas, le végétalisme ne me paraît pas engendrer la sérénité, à en croire l'article dont s'agit, où il était question d'une végétalienne renommée qui, de ses douces mains, avait déchiré des affiches ou des placards relatifs au *Néo Naturien*, je ne sais plus où ni dans quelles circonstances. Omnivores, carnivores, crudivores, saladivores et autres alimentivores, mes frères, regardons-nous dans un miroir avant de faire de la morale à autrui, s. v. p. Pour conclure : Quiconque écrit ici coopère momentanément à l'œuvre de *l'en dehors* ; or, nous n'admettons pas entre coopérateurs à notre œuvre, qu'on s'injurie ou s'insulte parce qu'au point de vue alimentaire, ou sexuel, ou autre, on diffère dans la façon de se comporter. C'est tout à fait contraire à notre conception de la camaraderie.

—o—

Je ne voulais pas revenir sur le cas de M. Grave. — Mais cette fois-ci, le voilà pris la main dans le sac, le pauvre vieux combattant de l'arrière. — Mon excuse est qu'il ne s'agit plus de moi, mais de Benjamin R. Tucker.

Dans *La Revista Blanca* — toujours — du 1er avril, l'ancien chantre des *Aventures de Nono*, au cours d'un article intitulé : *De Moralidad y de buen sentido* (Sur la moralité et le bon sens), écrit ces lignes :

Je me souviens de conversations avec Kropotkine... où il me raconta qu'en Amérique — à cette époque l'individualisme français n'était pas arrivé à son apogée — les disciples de B. Tucker, voulant affirmer aussi leur individualité, ne trouvèrent de meilleur moyen dans ce but que de s'assurer contre l'incendie et de mettre le feu à leur maison, afin de toucher la somme pour laquelle elle avait été assurée... Tucker — du moins selon ce que j'en sais — ne préconisa pas cette manière de faire, mais dans un roman, dont j'ai oublié le titre, son héros, un individualiste, « s'émancipe » en l'employant... Sa moralité vaut celle des individualistes français...

Ces quelques phrases contiennent autant de sottises que de mots, on peut le dire. Non seulement Tucker n'a pas écrit de roman, mais il a toujours été l'adversaire déclaré de l'illégalisme, en faveur alors, chez les communistes anarchistes. *Vis-à-vis des illégalistes communistes anarchistes, il avait adopté la même position que celle assumée dernièrement par* LE LIBERTAIRE. Comme je veux liquider la question à fond, on m'excusera de traduire un assez long extrait de l'article intitulé « La Bête du Communisme » (The Beast of Communism), paru dans *Liberty* du 27 mars 1887 :

Voici les faits, je les donne en gros, sans noms, sans dates, sans détails.

Le principal fait est celui-ci : Pendant deux ans un grand nombre, parmi les membres les plus actifs de la section allemande de l'Internationale ouvrière de New-York (*International Working People Association*) et du Club socialiste révolutionnaire, autre organisation allemande de New-York — se sont arrangés de façon suivie pour se procurer de l'argent en assurant leurs biens pour une somme bien au delà de leur valeur réelle ; ils enlevaient secrètement tout ce qu'ils pouvaient, mettaient le feu chez eux, affirmaient sous serment qu'ils avaient subi des pertes considérables et obtenaient des sommes correspondantes des compagnies d'assurance. Leur moyen préféré était l'explosion de lampes de kerosine. Sept ou huit incendies au moins, de cette espèce furent allumés à New-York et à Brooklyn en 1884 par des affiliés à la bande en question, leur rapportant un total respectable de plusieurs milliers de dollars. En 1885, vingt autres incendies éclatèrent, procurant des bénéfices aussi appréciables. En 1886, on en compte six, sinon davantage. L'entreprise a été menée avec une audace des plus surprenantes. L'un de ces hommes fit assurer son appartement, y mit le feu et présenta son relevé de pertes à la Compagnie dans les vingt-quatre heures après avoir reçu sa police, avant même que l'agent de la Compagnie eût avisé celle-ci. Il fut payé, et quelques mois plus tard, sous un autre nom, le même personnage recommença le même coup, mais s'y prit avec moins de rapidité. Dans l'un des incendies de 1885, une femme et deux enfants trouvèrent la mort. Les deux responsables du sinistre appartenaient au groupe bohémien. Ils ont été condamnés à l'emprisonnement à perpétuité. Un autre incendie fut allumé dans une maison à six étages, où logeaient des centaines de personnes, heureusement, l'incendiaire en subit seul du dommage. En 1886, les pompiers sauvèrent deux femmes qu'ils découvrirent cramponnées et à moitié asphyxiées au chevet de leur lit. Une autre fois, une femme, un homme et leur petit garçon périrent dans les flammes. Trois des membres de la bande sont actuellement en prison, attendant de passer en jugement pour avoir assassiné et volé une vieille femme à Jersey City... Les profits provenant de cette « propagande par le fait » ne sont même pas consacrés à la marche du mouvement auquel appartiennent les criminels, mais utilisés à remplir leurs poches, et souvent gaspillés dans la débauche et l'oisiveté.

Il est vrai que Jean Most, l'éditeur de *Freiheit*, a déclaré qu'il n'est pour rien dans les forfaits de ces criminels, que pendant longtemps, il n'en a rien su ; mais il n'est pas moins vrai qu'après avoir été mis au courant de ces actes, non seulement il a refusé de les répudier, mais il a persisté à conserver comme « hommes de sa main droite » quelques-uns des pires de la bande... Il y a longtemps que Justus Schwab, un homme exceptionnellement honnête, en a été dégoûté. Il a abandonné l'administration de *Die Freiheit*, a mis à la porte de chez lui les criminels en leur défendant de revenir, et a donné à Jean Most, son ami, à choisir entre eux ou lui, Schwab. Ainsi mis en demeure, Most a préféré perdre Schwab et conserver les autres comme ses lieutenants. Peut-être dépendait-il trop d'eux pour agir autrement. Maintenant, Schwab est affiché dans *Die Freiheit* comme un homme avec lequel aucun socialiste ne saurait avoir à faire...

Jean Most, l'auteur bien connu de « La Peste religieuse » est aussi celui d'une brochure intitulée : « La Science de la Guerre révolutionnaire ». Courageusement il fit tête à l'orage déchaîné par la campagne de *Liberty*, défendit ses camarades contre les apparences. Une polémique, très âpre, s'ensuivit, qui eut sa répercussion dans les journaux bourgeois d'outre-Atlantique. Je ne veux point y revenir ; je voulais seulement prendre Grave en flagrant délit de mauvaise foi. Il est servi.

Dans *Liberty* du 19 novembre 1887, Tucker accusait d'ailleurs Kropotkine « d'avoir porté aux nues, dans son journal *Le Révolté*, comme un acte légitime de propagande, la conduite d'un membre de son parti du nom de Duval, lequel, se servant de moyens qui ne le différenciaient pas d'un cambrioleur, avait pénétré dans une maison, à Paris, l'avait pillée et ensuite avait revendiqué son acte devant les tribunaux comme découlant naturellement de ses principes ».

On voit d'après ces extraits comment Tucker sympathisait avec « les illégalistes ». Mais comment prendre au sérieux désormais *La Revista Blanca ?* — E. ARMAND.

CORRESPONDANCE

La question de la technique amoureuse

Buenos-Aires, 9 février 1926. — A E. Armand. — Dans ma dernière lettre du 10 novembre, renfermant le prix de mon abonnement, je vous demandais si vous ne connaissiez pas un bon livre en français sur la technique amoureuse et si vous ne consentiriez pas à m'envoyer un tel ouvrage. Comme je n'ai eu aucune réponse de vous, j'en ai conclu que vous teniez ma demande comme bizarre et comme sortant du cadre de la propagande de *l'en dehors*.

Dans *l'en dehors* vous avez plusieurs fois redit, et avec raison, qu'entre l'exposition de la technique amoureuse et celle de la technique culinaire, il n'y avait essentiellement aucune différence. Cependant, l'Etat, surveillant et protecteur des oisifs toucheurs de revenu interdit la première, mais tolère la seconde. Aucun policier, en effet, ne vous interdira de composer, d'éditer, de colporter des livres de recettes de cuisine, pas plus qu'il ne vous empêchera d'acquérir n'importe quel ouvrage culinaire, par n'importe quel auteur. L'Etat ne trouve rien à redire à ce que l'on porte les nerfs gustatifs à un raffinement artistique et en théorie et en pratique.

Comment donc se fait-il que l'Etat, si coulant en matière culinaire, se montre si étroit à l'égard de l'enseignement de la technique amoureuse — au point de poursuivre les ouvrages qui en traitent sous l'inculpation de « pornographie » (?)

La cause de cette interdiction, tout individualiste anarchiste la connaît bien. L'Etat a besoin de soldats. Ce qu'il veut de ses sujets, c'est leur reproduction, non point leur jouissance sexuelle. C'est pour que la soldatesque se multiplie qu'il interdit l'enseignement de la technique amoureuse.

Doutez-vous un moment qu'il ne soit du domaine de *l'en dehors* d'appeler l'attention de ses lecteurs sur l'intérêt qu'il y a à instruire leurs enfants sans être forcés de les envoyer dans les écoles surannées que contrôle l'Etat ? Je n'ai pas le moindre doute que le combat pour l'individualisme anarchiste ne comporte la création ou le maintien d'écoles individualistes anarchistes. Je ne nourris pas le moindre doute que si *l'en dehors* le pouvait, il créerait et maintiendrait des fondations scolaires individualistes anarchistes s'opposant à l'enseignement étatiste et autoritaire.

Est-ce qu'il n'en est pas de même concernant la littérature érotique ? Je n'ai, pour ce qui me concerne, aucun doute à cet égard, la propagande en faveur de l'art d'aimer fait partie du combat que livre à l'Etat l'individualiste anarchiste. Je maintiens que c'est dans la mesure où les connaissances érotiques des humains s'agrandiront que disparaîtra le mariage légal. De même, celui qui a pu comparer la cuisine de la campagne et la cuisine bourgeoise n'hésite pas, s'il en a le choix, à adopter les méthodes culinaires qui lui assurent le plus de jouissance...

Puisque les besoins sexuels viennent immédiatement en seconde ligne chez l'humain — et comme l'individualiste anarchiste ami de *l'en dehors* ne poursuit d'autre ciel ou d'autre béatitude que son plaisir, je ne doute pas que cette fois-ci ma lettre ait une réponse. — J. J. T.

La situation en Angleterre

Londres, 31 mars 1926... La situation m'apparaît sous un jour très défavorable, spécialement en ce qui concerne ce pays, qui est absolument incapable, dans l'état où il se trouve, de solutionner les problèmes du chômage, des logements, des mines et autres de ce genre. J'aperçois à l'œuvre un système de compression affreusement douloureux qui s'exerce méthodiquement et qui se renforce de plus en plus.

Comment pourrait-il en être autrement d'ailleurs ? La population de l'Angleterre est la plus dense qui soit au monde, elle n'a aucun lien avec la terre, elle dépend, pour son existence, des marchés étrangers qui n'absorbent plus notre production, car nous avons perdu à jamais notre monopole. Le seul remède qui m'apparaisse comme efficace, c'est l'appropriation du sol et c'est dans cette direction, qu'à 72 ans passés, tend toute ma propagande... Le malheur, ici, c'est que le socialisme d'Etat occupe la première place dans la pensée, on ne fait attention qu'aux politiciens et aux meneurs des TRADES-UNIONS. Très peu de personnes s'intéressent aux idées individualistes ou anarchistes, notre mouvement a donc à faire face à une lutte terriblement acharnée. Je crois cependant que parmi les masses le sentiment prévaut qu'on n'obtiendra rien en agissant de la sorte. C'est dans l'accroissement graduel de ce sentiment que reposent mes espérances personnelles. — Wm. C. OWEN.

Mentalité des prostituées et souteneurs

...Connaissant ce milieu, j'ai goûté fort la note que tu as ajoutée à l'article du Dr Robertson Proschewsky dans le dernier numéro et j'en confirme la véracité. Il y a une différence entre connaître les hommes au cours de visites médicales et vivre de leur vie... — P. BONNIEL.

Je m'éveille dès l'aube

Je m'éveille dès l'aube. Car la joie m'étouffe. Je regarde par les fenêtres de la cabine. Les flots verts. Ou encore, sur le tillac, enveloppée dans mon manteau de laine. En pleine tempête. J'écoute le tapage de la machine. Et je ne pense à rien. Prise par le pressentiment de revoir. Celui qui est devenu mon étoile. Rajeunie de moment en moment. Par l'air salé et le vent frais.

Traduit du russe de Anna ACHMATOVA par Otto F. Babler.

GRANDES PROSTITUÉES & FAMEUX LIBERTINS (58)

Quand Scarron mourut, après huit ans d'un mariage non consommé, elle possédait un esprit orné, savait écrire et parler clair et franc, elle avait appris les langues. Le malheureux lui laissait presqu'autant de dettes que d'argent. Elle doit donc vivre modestement, être poussée par ses amies et amis jusqu'à la cour. Elle finit par faire partie des trois cents dames qui, à Saint-Germain, prennent leur repas avec le roi. Un jour arrive où rien ne lui est inconnu des secrets du lieu : les histoires de la reine, de La Vallière, de Montespan. Elle écoute tout cela comme une personne détachée du monde et qui a choisi un directeur de conscience des plus méticuleux et des plus exigeants : l'abbé Gobelin.

La Maintenon a-t-elle eu des amants ? Saint-Simon qui passe pour une mauvaise langue, n'a pas manqué de l'affirmer : il est constant que le marquis de Villarceaux a été très épris d'elle. Dans sa vieillesse, Ninon de Lenclos disait : « S... (Scarron) était mon ami, sa femme m'a donné mille plaisirs par sa conversation, et dans le temps, je l'ai trouvée trop gauche pour l'amour. Quant aux détails, je n'ai rien su, ni vu, mais je leur ai prêté ma chambre jaune à elle et à Villarceaux. » Elle a dit aussi : « Mme Scarron n'était pas propre à l'amour... » « Mme Maintenon était vertueuse par faiblesse d'esprit. » Toujours est-il qu'elle faisait « fort la prude », comme disait Tallemant des Réaux, et qu'elle parvint à être chargée de [illegible] ts du roi et de Mme de Montespan. [illegible] me de Montespan ne s'entendirent pas longtemps. Le roi accorda 200.000 livres à la première au lieu des 100.000 promises et la salua du titre de Mme de Maintenon, nom de la terre qu'elle avait achetée avec cet argent. Espoir du parti clérical, Mme de Maintenon devint surintendante de la reine, seconde dame d'honneur de la Dauphine ; en 1643, la reine meurt. Le roi a 45 ans, la Maintenon a trois ans de plus que lui ; elle devient, sans être reine, l'épouse légitime du monarque. Elle se pose comme mission de sauver son âme ; elle est la cheville ouvrière de la révocation de l'Edit de Nantes et crée en même temps la maison royale de Saint-Cyr, où l'on éduquait deux cent cinquante jeunes filles nobles et pauvres.

La Maintenon, sèche, hautaine, glacée, dédaigneuse, bourgeoise, à laquelle Saint-Simon reprochait de n'avoir pas dépouillé Mme Scarron, n'a pas été populaire. En janvier 1794, des révolutionnaires exaltés l'exhumèrent du chœur de la chapelle de la maison de Saint-Cyr et traînèrent son cadavre, parfaitement conservé d'ailleurs, la corde au cou, et le jetèrent au fond d'un trou du jardin. Les restes de la douce Louise de Lavallière ne connurent pas ce traitement.

Inutile de parler des autres maîtresses de Louis XIV, véritable sultan. Saint-Simon nous a raconté que c'était un homme excessivement personnel et qui ne comptait les autres, quels qu'ils fussent, que par rapport à lui. « Sa dureté là-dessus était extrême. Dans les temps les plus vifs de sa vie pour ses maîtresses, leurs incommodités les plus opposées aux voyages et au grand habit de cour... rien ne les en pouvait dispenser. Grosses, malades, moins de six semaines après leurs couches. Dans d'autres temps fâcheux, il fallait être en grand habit, parées et serrées dans leurs corps, aller en Flandres, et plus loin encore, danser, veiller, être des fêtes, manger, être gaies et de bonne compagnie, changer de lieu, ne paraître craindre, ni être incommodées du chaud, du froid, de l'air, de la poussière, et tout cela précisément aux jours et aux heures marquées, sans déranger rien d'une minute. » Les Bourbons n'ont jamais été exagérément tendres pour leurs maîtresses, quand ils en avaient assez. Agrippa d'Aubigné ne nous a-t-il pas dit de Catherine de Leic que cet excellent Henri IV la laissa mourir de faim « elle et l'enfant qu'elle avait du roy ».

L'affaire des poisons
Les Messes noires
au temps du Grand Roi

Le procès de la marquise de Brinvilliers, convaincue d'avoir empoisonné des membres de sa famille et exécutée le 16 juillet 1676 mit la police du temps sur la trace d'une vaste association de soi-disant alchimistes, de sages-femmes, sorcières, magiciennes, prêtres interdits, dont la clientèle se recrutait dans la haute bourgeoisie et dont le commerce des poisons ou *poudres de succession* — lugubre euphémisme — constituait la source de bénéfices la plus claire. Bientôt fut organisée une « Chambre ardente » dont les investigations, sous l'instigation du célèbre lieutenant de police La Reynie, aboutirent à des arrestations aussi inattendues que sensationnelles, telles celles de Mme de Dreux, de la maréchale de la Ferté et d'autres portant les plus beaux noms de l'armorial. La comtesse de Soissons prit la fuite, le maréchal de Luxembourg fut mis à la Bastille. Le scandale s'agrandit : les noms de la Montespan, du poète Jean

Ludovic Réhaut : DIVAGATIONS ANGÉLIQUES ET HUMAINES SUR DIEU ET L'ÊTRE (divertissement philosophique). Préface de *Han Ryner* (1).

Proclamons-le sans fausse honte, la préface de Han Ryner est une œuvre devant une œuvre. Avant la critique de Kant, on jugeait un métaphysicien uniquement sur sa méthaphysique ; depuis, ne doit-on pas le juger d'abord et surtout sur son attitude devant toute métaphysique ?

Rien de plus éloigné, au premier aspect, que le pluralisme de Han Ryner et le monisme de Ludovic Réhault. Pourtant c'est à peine si, page 14 de la préface, Han Ryner indique, et vaguement, ce désaccord.

Dans ma seconde lecture — car de tels livres gagnent à être relus — je me suis arrêtée longuement en cet endroit et j'ai médité.

J'ai rêvé la préface qu'eût faite un autre pluraliste. Il eût montré, avec malice ou avec satisfaction, que le monisme de Ludovic Réhault qui fait tout émaner de Dieu (c'est-à-dire du Non-Etre), mais qui admet que l'émanation de l'Etre est éternelle est, déjà à ce point de ses méditations, un dualisme. Mais, de toute éternité, l'Etre, pour Ludovic Réhaut, prend conscience et se manifeste par les êtres. Et le préfacier, tirant l'auteur à lui, en faisait, sans peine ni remords, sans sourire peut-être, un parfait pluraliste.

Han Ryner n'a pas opposé système à système. Il n'a pas non plus, d'une conquête brutale ou sournoise, fondu dans sa doctrine une autre doctrine. Il a montré — ce qui lui semble d'une importance capitale — ce qu'il y a de commun dans l'attitude de Réhault et dans la sienne devant la métaphysique.

Pour l'un, elle est un « divertissement » et le domaine de l'humour ; pour l'autre, elle est poésie.

De sorte que ni l'un ni l'autre ne combat pour imposer ou même proposer ses rêves ; et chacun aime les rêves différents du sien.

Aimer les différences, voilà l'individualisme véritable, le seul qui soit prometteur et constructeur de paix.

Puisque nous n'avons à craindre ici aucun dogmatisme, relisons amicalement, en consentant aux songes du poète ou de l'humoriste.

Le monde n'est-il pas un horrible cauchemar pour tous ceux qui pensent au mal, à la haine, à l'envie, à la guerre, à la mort et à leur triomphe ? Seul un Dieu méchant pourrait-il expliquer le monde et ses laideurs, un Dieu pourtant capable de créer des merveilles ?

Dieu, l'Etre, le Bien, le Mal : problèmes insolubles, grandeur et tourment de l'intelligence humaine ! Tourment, dites-vous ? Lisez donc Ludovic Réhault et ses divagations — car, dit-il, « on ne peut que divaguer en essayant de définir l'Infini ».

Pour un esprit comme celui de Ludovic Réhault, quelle source d'hypothèses, de belles et vivantes images de rêves, de poésie que notre incertitude ! Quel mortel ennui suinterait de la vie si nous n'avions tout à découvrir éternellement, tout à reconstruire par le rêve, dieu plus puissant et meilleur que le Dieu des théologies.

Parmi les splendides et multiples hypothèses que nous permet cet inconnu, celle qui paraît à Ludovic Réhault la plus raisonnable et la plus splendide, c'est celle du développement infini des êtres, de leur évolution éternelle qui, sans cesse, les rapproche de Dieu.

Ce Dieu, cet infini, quelques-uns ne l'ont-ils pas entrevu, touché ? Quelques-uns n'ont-ils pas fait avec son Vide un peu de Plénitude ? Les artistes dont les yeux brillent, le mystique plongé dans ses extases, le philosophe créateur de rêves, le sculpteur tirant les formes de la masse informe, le musicien dont les vagues puissantes soulèvent un instant les voiles du mystère, ceux surtout que nous appelons les sages parce que parmi les sages ils savent.

Trouver Dieu, en effet, « ce n'est ni le prier ni le raisonner ! C'est, comme les poètes et les artistes, le réaliser en soi et exprimer cette réalisation par les œuvres ».

Ceux qui ont entendu, dans la nuit et dans le silence, le chant ineffable de la Vie, voient qu' « elle ne monte pas du cerveau mais du cœur et que c'est là qu'elle chante ».

Ceux-là ont compris le lien entre l'enseignement de Socrate et celui de Jésus, entre le : Connais-toi toi-même et le : Aimez-vous les uns les autres ; ils savent tout ce que l'homme peut savoir : qu' « il ne pourra jamais connaître de Dieu que ce qu'il en aura fait entrer en lui ».

—o—

Jean Psichari : ERNEST RENAN (2).

Ce livre est écrit avec une impuissante volonté de respect et d'amour : Jean Psichari admire la noble figure de Renan qu'il lui fut donné de si bien connaître, l'écrivain d'une délicatesse incomparable parce qu' « il aima incomparablement ». Comment ne pas aimer sa poésie si douce et qui vient du cœur ? Qui pourrait, après y avoir assisté, ne pas admirer la mort du sage emporté par son rêve sur les sommets de l'Acropole, sur les sommets du suprême détachement ?

Mais, me voici blessée par la critique chicaneuse qui est quelquefois celle de Jean Psichari. Une seule attitude me semble possible devant les pages sublimes de Renan, inconnue à tels professeurs de grammaire : se laisser bercer aux flots de poésie, à la belle et souple pensée qui élève notre âme en semblant seulement la caresser.

Que M. Jean Psichari en parlant d'Ernest Renan pense souvent au petit-fils de Renan, Ernest Psichari ; que, son cœur débordant de tendresse, il parle de son fils longuement et parmi des larmes d'admiration, rien de plus légitime, de plus touchant, de plus prenant. Mais pourquoi mettre si souvent en vedette « le père d'Ernest », ses travaux, ses titres. Admettons le droit du critique à placer sa petite statue près de la glorieuse statue qu'il élève, M. Psichari abuse de ce droit de façon souvent déplaisante.

Combien plus déplaisant, non seulement à mes nerfs agacés, mais à mon cœur tremblant encore des émotions vécues, le chauvinisme de Jean Psichari qui « bénit le grand déclanchement » de 1914. Il lui donna, en effet, « la joie d'avoir eu deux enfants morts pour la France ». Son seul regret est de n'en avoir pas eu dix autres à lui donner ! Le jour de l'armistice, le moment où sonnait, où chantait la grande joie de tous à la pensée que l'abominable tuerie avait pris fin, ce jour est pour lui « un jour funeste ». Après sept ans de paix ,il en est encore à appeler la foudre sur « le Boche assassin et tortueux ».

« L'esprit tourné aux travaux de la paix, Renan était moins compréhensif des travaux de la guerre ». Et M. Jean Psichari le déplore. Il est de ceux pour qui la véritable gloire c'est de savoir tuer, la grande, l'incomparable gloire de savoir organiser la tuerie.

Voilà que l'action spirituelle de Renan lui paraît déplorable, son flottement, il n'y voit pas, comme notre gratitude, le flottement de l'être et de la vie, mais celui qui tarit à leur source pensée et vie.

« Ernest Psichari aurait tout autrement prié sur l'Acropole ». M. Jean Psichari me paraît un homme sincère, aveuglé par son fanatisme guerrier autoritaire, par son amour pour son fils. Qu'il nous parle donc d'Ernest Psichari ; qu'il ne nous parle pas de Renan malgré les documents qu'il possède si deux sentiments prédominants en son âme s'interposent comme des écrans entre lui et le penseur. Lui qui connut, qui aima Renan, il nous semble plus coupable qu'un autre de le comprendre si mal parfois, si étroitement et hostilement.

—o—

Georges Vidal : LA HALTE (3), COMMENTAIRES (3), SIX-FOURS (4), J.-H. FABRE (5).

LA HALTE, *poèmes.* — Georges Vidal chante ses désillusions, sa lassitude et la petite patrie où l'on trouve calme et repos.

et vers ce ciel, et vers ce calme
j'ai tendu longuement mes bras d'enfant [vieilli.

Voilà le clair soleil, les bastides aux toilettes voyantes, le chemin blanc alourdi de soleil et de poussière, la mer qui gronde ou qui caresse et qui berce sa peine ; voilà de nouveau la paix et la joie de vivre.

D'avoir frôlé mon âme à ton immensité
J'ai senti mon orgueil renaître et ma superbe.
Ma peine m'a semblé si petite et si vaine
Que j'ai dû l'oublier parmi les galets ronds.

Mais l'aventure le tente et les rêves qu'il veut poursuivre ; il quitte la large montagne et la profonde plaine. Il se plonge dans le monde douloureux du travail, dans les rues grouillantes, dans les chantiers fumeux ; il veut chanter au monde ce qu'il entend chanter en lui : « l'humaine, l'éternelle et splendide chanson ».

COMMENTAIRES. — Individualiste, l'auteur sait la puissance d'un individu-force, riche de la vraie richesse : la richesse intérieure. Il sait les joies du travail intérieur, du travail sain, le trésor ultime de la solitude où s'élaborent les œuvres. Il sait aussi que l'idée de patrie est une conception artificielle, à l'évolution de laquelle l'histoire nous fait assister ; pourquoi cette évolution s'arrêterait-elle à ce point plutôt qu'à tel autre ? Pourquoi déchirant leurs entraves trop étroites comme un enfant en grandissant fait craquer langes et maillots, les associations parvenues à l'âge mûr, à l'âge raisonnable, ne deviendraient-elles pas de vastes internationales ?

G. Vidal dit tout cela et bien d'autres choses pleines de sens et de justesse en un style simple et vivant.

SIX-FOURS, *bourgade provençale.* — Ici revit la curieuse petite cité en ruines qui voulut devenir la cité des poètes ; comme toute bourgade de Provence, elle a connu luttes, invasions, elle a vécu son rêve de fraternité.

C'est « la Provence que l'on respire » en lisant *Six-Fours*, car l'individualiste aime sa petite patrie ; il aime les collines odorantes, les ruines riches en souvenirs, les églises et les chapelles, les mœurs primitives, les légendes de son pays et tout cela il le ressuscite par son amour.

J.-H. FABRE OU UNE LEÇON D'ÉNERGIE. — Admiration pour la figure remarquable de J.-H. Fabre, volonté d'inspirer à quelques-uns le désir de lire les inimitables *Souvenirs entomologiques* ont inspiré cette étude de vulgarisation. Tous ceux, en effet, qui ont lu la courte étude de G. Vidal, sûrement voudront mieux connaître le grand observateur, le grand poète de la nature, l'homme d'énergie que fut Fabre. Il est un des rares dont le génie ne se catalogue pas — les savants l'ont repoussé parce qu'il écrivait une langue pure et sans pédantisme ; les littérateurs l'ont ignoré parce que sa simplicité les dépassait.

Ne nous arrêtons pas à sa philosophie un peu simpliste ; il a mis les problèmes de la science à la portée des intelligences neuves ; observateur aimant de la nature, il est un poète large et sain « qui sut traduire la réalité en d'inoubliables images, qui sut faire surgir de chaque touffe d'herbe de mirifiques épopées ». — GEORGETTE RYNER.

(1) Editions Adyar. — (2) Aux « Editeurs associés ». — (3) Ed. de l' « Insurgé ». — (4) Ed. des « Humbles ». — (5) Ed. de « l'Idée Libre ».

Dr Marlavé : *Le Philosophe suprême* (tome second : Jésus-Roi). Ce volume copieux, à côté d'une partie théorique, contient des lettres adressées à nombre d'écrivains connus de nos lecteurs : Grillot de Givry, Han Ryner, André Colomer, Aimé Bailly, E. Armand (que l'auteur apparente gentiment à Charles Maurras) et à qui il attribue des pensées qui appartiennent à Libertad. E. Armand examinera cela plus en détail prochainement.

Marcel Arnac : *83 Centimètres d'Aventure* (Ed. Georges Anquetil). Voilà un livre qui, sous une forme plaisante, renferme une philosophie profonde. J'ai énormément goûté l'absence d'hypocrisie de l'auteur et sa façon d'éduquer, hygiéniquement parlant... sans en avoir l'air. — E. A.

Nestor Machno : *Das A. B. C. des Revolutionären Anarchisten* (Ed. « der Freie Arbeiter », Berlin). Pour un « chef de bande », cet *A. B. C. de l'anarchiste révolutionnaire* n'est pas mal, vraiment, quoique un peu touffu. Si je trouve le temps d'y revenir, je le ferai, car chez Machno le réalisateur a précédé le théoricien, et j'aime cela. — E. A.

J.-L. Chastenet : *La République des Banquiers* (Ed. Georges Anquetil). Bien sûr, voilà un livre substantiel et nous savons fort bien que la « République » et la « Démocratie » sont à la merci des banques, et que l'oligarchie financière les mène droit à l'abîme. Au fond, que voulez-vous que ça nous fasse, à nous autres apolitiques, et en sa qualité de député, M. J.-L. Chastenet en a bien sa part de desponsabilité, n'est-ce pas ? — E. A.

Charles-Auguste Bontemps : *Ton Cœur et ta Chair* (Editions de l'Epi). Ouvrage curieux, instructif, sain, dénué de réticences, fortement pensé, où l'on retrouve, charpentées, discutées, amplifiées, édulcorées quelquefois, les thèses sexualistes que nous exposons et défendons ici à *l'en dehors*. Ces divergences n'empêchent que *Ton Cœur et ta Chair* sont un bon et beau livre de propagande. Il faut le lire. Le style me plaît et là encore Ch.-A. Bontemps ne se montre pas comme les autres. Quel plaisir, en ces temps de platitude, de tomber sur de « l'originalité » ! (10 fr. 50 pris à nos bureaux. — E. A.

H. Buriot-Darsiles : *Les Ecrivains bourbonnais* de Jean Dupin à Jacques de Champfeu (XIVe-XXe siècle). Edition des « Cahiers du Centre ». — René Ghislain : *Tu ne tueras point !* (Pamphlet contre la guerre). — Doctoresse M. Pelletier : *La Morale et la Loi. ; Capitalisme et Communisme* (« Le Végétalien »). — Laurent Tailhade : *Contre les Dieux* (Editions de « l'Idée libre »), intéressante et substantielle préface par G. de Lacaze-Duthiers. — E. Lanty : *La langue internationale* (Fédération espérantiste ouvrière). — E. Hébert : *Le Crépuscule des Partis ;* René Ghislain : *Contre le fascisme* (nos 38 et 39 de « La Brochure mensuelle ») (Editions du « Groupe de Propagande par la Brochure »).

EN ALLEMAGNE. — Il existe à Berlin une revue mensuelle *Leben und Sonne* (Vie et Soleil), rédigée par le Dr Thies qui défend les intérêts du nudisme. Le fait que les indigènes de l'Océanie sont condamnés à mourir parce que les missionnaires chrétiens les ont obligés à se vêtir devrait nous faire réfléchir. La population des îles Nouka-Hiva est tombée en peu de temp[illegible] Taïti, de 30[illegible] fanatism[illegible] manièr[illegible] plus [illegible] que l[illegible] phyla[illegible] de malad[illegible] *Himmel* [illegible] étoilé et ses [illegible] logie et à son [illegible] de l'astrologie est l'un des chapitres les plus intéressants de la mentalité humaine à partir de la fameuse Tour de Babel. On se souvient de Volney et de Dupuis, dont les efforts sont consignés dans ce livre. Il va sans dire que ce que l'auteur connaît le mieux, ce sont les astrologues allemands : Goethe, avec son *Faust ;* Justinus Kerner, le wurtembourgeois ; A. Kniepf, le grand logicien. Frontispice remarquable, impression et papier de luxe, mais prix un peu élevé (12 mk.) — Dr KUNTZ-ROBINSON.

Nous recevons de notre ami Johnson Yuan, de Canton, la traduction en chinois de deux brochures d'E. Armand : « Mon point de vue de l'anarchisme individualiste » et « Mon athéisme ».

ACADEMIA PRO INTERLINGUA. — München 1887. — Paris 1887-1892. — Petrograd 1893-98. — New-York 1899-1908. — Post 1909, Torino. — Quota de associatione es Fr. 10 per anno. Ingressu es libero ad fautores de omne forma de interlingua. Praesidente : G. Peano, prof. Università, Cavoretto-Torino. — Thesaurario : ing. G. Canesi, Via Costigliole 1, Torino.

Racine apparurent sur les pièces de la procédure. Inquiet et prévoyant des éclaboussures plus augustes encore, Louis XIV fit fermer la Chambre ardente, après que celle-ci eut envoyé au supplice les comparses (naturellement) dont la principale fut Catherine Deshayes, dit la Voisin, dont on prétend qu'elle avait provoqué plus de deux mille avortements à elle seule.

Le règne du Grand Roi vit-il les dernières « Messes Noires » dignes du nom, c'est-à-dire les messes satanistes avec sacrifices humains. On aimerait à le croire ? Toujours est-il, quand on parcourt les comptes rendus de l'affaire des poisons, qu'on ne peut se garder d'être stupéfaits en considérant la crédulité des grandes dames de l'époque. Il est avéré aujourd'hui que Mme de Montespan crut dur comme fer que les rites sataniques pourraient amener le roi à quitter La Lavallière, à répudier la reine, à l'épouser ; qu'elle servit d'autel au trop fameux abbé Guibourg, sinistre émule de Gilles de Rais ; que pour lui rendre propice le rival de Dieu-le-Père, Guibourg égorgea un « enfant paraissant venu avant terme » ; que ladite de Montespan emporta le sang du pauvre petit être et l'hostie soi-disant diabolique dans une fiole de verre, tandis que le corps de l'enfant était consumé dans un four. Il y avait aussi des conjurations qui, pour réussir, devaient être prononcées sur un mélange où figurait du « sperme des deux sexes » (*sic*), de la poudre du sang de chauve-souris et de la farine. Il paraît qu'une monstrueuse mixture de ce genre où du sang menstruel remplaçait le sperme fut absorbé, à leur insu cela va sans dire, et par le Roi Soleil et par Charles II d'Angleterre, l'élégant et spirituel duc de Buckingham servant, en ce dernier cas, d'intermédiaire. Jolie, la haute société de l'époque, la plus policée que l'Europe ait connue, à en croire les écrivains royalistes !

Il semble bien que ceu[illegible] célébraient la messe noire avait accoutumé de « [illegible]puler », au moment de la consécration, avec la femme qui leur servait d'autel. A en croire les mémoires autographes d'un autre lieutenant de police, d'Argenson « l'hostie était consacrée sur les parties sexuelles de la femme, une des parties de l'hostie étant insérée dedans. La messe finie, le sous-diacre Sebault la voyait charnellement et pendant ce temps Guignard faisait de même avec une femme Lefebvre. Ensuite Sebault trempait ses mains dans le calice, lavait ses parties naturelles et celles de la femme. Ensuite de quoi l'abbé Guignard mettait le reste du calice dans une petite fiole qu'il emportait ». On disait des messes sur des arrière-faix, sur les entrailles d'un fœtus obtenu par avortement, etc.

Pendant que les grandes dames de la Cour ne reculaient pas devant d'ignobles égorgements, sans excuse et sans justification, pour obtenir les faveurs du Grand Roi et l'éloigner des favorites dominantes, le bon peuple suait, trimait, mourait de faim — qu'on lise à ce sujet Mme de Sévigné, La Bruyère, Vauban, les rapports des Intendants — afin de remplir le trésor royal, mis à sac par les guerres et les gaspillages somptuaires du monarque qui saluait les servantes, lorsqu'il les croisait sur les marches du grand escalier du Palais de Versailles.

(*A suivre.*) Emilio GANTE et E. ARMAND.

Tous ceux que le Problème sexuel intéresse

se procureront LE COMBAT CONTRE LA JALOUSIE ET LE SEXUALISME REVOLUTIONNAIRE, par E. ARMAND. Nous croyons qu'il a été rarement écrit des pages plus audacieuses et plus subversives. Les militants y trouveront des arguments de premier ordre contre la façon religieuse et bourgeoise d'envisager le Sexualisme. Voici le contenu de cette grosse brochure : Le combat contre la jalousie ; sexualisme révolutionnaire ; insurge-toi, fais-toi valoir ; la chasteté ; l'amour plural, lettre à une jeune camarade ; la vague de pudeur ; j'ai horreur de la coquetterie en amour ; variations sur la volupté ; lettre d'un philosophe à un camarade qui l'avait invité à une partie de plaisir ; la camaraderie amoureuse pratique ; le groupe « Atlantis » ; l'amour protéiforme. Pour terminer une collection de POÈMES CHARNELS ET FANTAISIES SENTIMENTALES, du même auteur, et deux délicieux poèmes de J.-CLAUDE : SOUS BOIS, 2 fr. 25 franco.

Que nous avons goûté cette brochure ! De quelle saine témérité elle déborde ! On nous y enseigne que la vie sexuelle forme une partie importante, indispensable de la vie tout court... L'audace des thèses présentées est une véritable jouissance. Sans doute elles ne plairont pas à tout le monde. Est-ce une raison, en tant qu'anarchistes, pour les rejeter avec injures, parti pris, mépris ou objectivité ? Ce n'est pas le tout que de dire liberté ! liberté !.. La liberté est que chacun soit libre de faire ses expériences, en en prenant la responsabilité personnelle et de ne pas entraver les autres. A tous ceux qui sentent que les relations intersexuelles sont rétrogrades, qu'elles pourraient procurer plus de plaisir qu'actuellement elles le font, les idées d'E. Armand procureront maint sujet à méditation. (DE VRIJE SOCIALIST, A[illegible]

EN GUISE D'EPILOGUE

Les boueux d'Orléans — et l'enlèvement des ordures est un travail fort peu attrayant — gagnent 125 francs par semaine. Les linotypistes de la même ville, dont le labeur n'est pas du tout désagréable, gagnent aux environs de 90 francs de plus hebdomadairement, contrairement au principe qui veut que plus un travail est répugnant, plus cher il doit être payé. Du train dont vont les travailleurs du livre, aucun journal ne va bientôt plus pouvoir s'imprimer qui ne sera pas subventionné : par un capitaliste, par un parti politique, par une association économique, voire par une caisse louche. Cependant, les organes syndicalistes se déclarent en faveur de « l'indépendance de la pensée » — déclaration pour rire, c'est entendu, car si c'était sincère, il y a beau temps que lesdits ouvriers du livre auraient établi une distinction — dans leurs revendications — entre le papier noirci à usage commercial ou industriel et les publications de propagande, où la publicité capitaliste ne joue aucun rôle, obligeant leurs employeurs à respecter cette différenciation. Durant la récente grève dont nous avons été victimes, les travailleurs du livre s'y sont si bien pris qu'ils ont bien empêché L'EN DEHORS de paraître, mais non l'organe bloc-nationalard du lieu, quasi-fasciste, qui a paru du premier au dernier jour de la grève ou peu s'en faut. Et, pourtant, bien que ce ne soit pas un organe syndicaliste, L'EN DEHORS ne défend ni la politique, ni l'économique, ni l'éthique patronale ou capitaliste ! Dans L'ANARCHIE de jadis, quelqu'un traita le syndicalisme de « bluff », avait-il si tort que cela ? — QUI CÉ.

Souscription permanente. — Marguerite, 2. André, 5. L. Baumel, 2 50. E. Palanque, 3. Saucias, 5. Erb, 5. Collecte groupe de Charenton, 15. M. Rabiniaux, 3. Pelletant, 3. J. Julia, 3. E. Pillon, 3. M. Masson, 3. B. Etasse, 3. Augery, 1 50. Albin, 1 10. F. Folgoas, 5 35. Bardina G., 3. J. Fèvre, 3. P. Bertrand, 5 25. Vignette F., 1. Ed. Plain, 5. Jas Haining, 15. M. Baron, 8 50, Le Goff, 1 20. V. K. 8. Bulgheroni, 13. M. Pringant, 1. L. Bénard, 3. Garibaldi, 3. P. Bourg, 1. Mevel, 7. R. Ledenié, 3. H. Lebigue, 2. M. Cassan, 4. H. Delorme et H. Vallon, 2. Paul et Berthe, 5. E. Gabirault, 5. M. Berra, 3. Andreï Vincent, 3. J. Giorlando, 3. M. Demantois, 2 50. E. Darzat, 1 50. A. Dejust, 3. Simoncini Aggio, 3. L. Mathieu, 3. G. Semnome, 50. Burgat, 2. Beyria, 3. Ch. Vialleles, 13. M. Parsonneau, 11 50. R. Rubin, 5. A. Carteau, 5. Collectes réunions salle Hermenier, 5.

Albert Gros, 15. Grupo libertaria idista, 25. V. Condulmari, 5. E. Rodier, 5. J. Joujou, 3. R. Lieugme, 1. A. P. 2 90. P. Nicouland, 2. Turpin, 3. Larre, 3. [illegible] un végétalien [illegible] Blanchard, 20. [illegible] pisy, 2. Rosa, [illegible] ine, 3. Re- [illegible] Giraud, [illegible] houars, [illegible] 345, [illegible] 351, [illegible], 3. Le- [illegible] Grupo li- [illegible], 6. Cl. Va- [illegible], 15. J. Tau- [illegible] s, 5. Aug. Monier, 1. Eug. Bevant, 40. O. Charette, 50. P.-T. Hogg, 10. E. Desombre, 3. J.-B. Cressent, 1 50. Luigi, 15. C. Guilland, 5. G. Fournier, 3. L. Faure, 5. Alfred, 1. En achetant la correspondance d'Elisée Reclus, 1. J. Conan, 3. P.-J. Furon, 1. André, 5. Gontard, 5. Club des Insurgés, 10. Saucias, 5. André Blanqui, 10. Germain, 5. E. Montigny, 3. Ch. Bachelet, 20. Robert Jenni, 3. Blanche Couder, 10. C. Nottin, 5. Liste arrêtée au 31 mars 1926. Total : **1.174 fr. 20.**

Collecte spéciale à New-York par Henri Dupré, 5 dollars.

SOUSCRIPTION PERMANENTE : *Nos amis se rappelleront que l'appoint des souscriptions est essentiel tant que nous n'aurons pas davantage d'abonnés pour assurer la parution de* l'en dehors.

— *Adresser tous les articles d'argent ou correspondance recommandée au nom de E. ARMAND,* sans *aucune indication de prénom.*

— *Ne remettez pas à demain l'envoi de votre abonnement ou de votre souscription si notre travail* vous *plaît. Avez-vous jamais réfléchi que si tous ceux qui s'occupent de* l'en dehors *remettaient leur tâche à demain, il ne paraîtrait jamais. Qu'est l'effort nécessité par l'envoi d'un mandat aux efforts qu'il faut fournir pour assurer rédaction, correction, administration, etc. ?*

ON EST PRIÉ de joindre un timbre à toutes les lettres adressées pour transmission et de les inclure sous enveloppe au bureau du journal.

— *Nos correspondants nous faciliteront la besogne en renouvelant leur adresse dans chacune de leurs lettres.*

Pour les annonces, qui sont insérées gratuitement, les camarades noteront que nous nous réservons toujours de modifier les textes envoyés ou de ne pas insérer.

— *Vous vous plaignez du manque de camaraderie effective, que les copains ne se connaissent pas assez. Pourquoi, si vous remplissez les conditions, ne demandez-vous pas votre admission au* « Compagnons de l'en dehors » ? *Envoi du contrat d'association : 75 centimes.*

Processo di Sarzana. — Nous avons reçu le compte rendu très détaillé. En voici la récapitulation à la date du 23 février 1926 : Entrées : 8.115 fr. 20 ; en caisse au 23-12-25 : 2.126 fr. 20 ; dépenses : 5.030 fr. 20 ; reste : 5.210 fr. 80. — N. B. Les détenteurs des listes de souscription nos 1, 2, 4, 8, 11, 16, 18, 19, 20, 21, 26, 27, 30, 35, 42, 43, 48, 55, 64, 67, 68, 70, 71, 72 et 73 sont priés de vouloir les faire parvenir à Laura, case postale 97, à Nice. — Dans l'attente du procès des contumaces, le Comité continue son œuvre de soutien et lance un pressant appel à tous les hommes de bonne volonté et à tous les hommes de cœur. — LE COMITÉ ANARCHISTE.

JE DESIRE correspondre avec une camarade âgée, se trouvant seule. — CHARLUT père, 75, route de Paris, Arcis-sur-Aube (Aube).

LERMINIAUX ROGER. — Sommes pas outillés pour fournir autres ouvrages que ceux indiqués dans nos colonnes. — E. A.

CAMARADE, possédant machine à écrire, se charge de copies littéraires et scientifiques : livres, pièces de théâtre, thèses, questions d'examen, etc., travail soigné — Prix modéré. — S'adresser chez René d'Oxeuil, 5, rue Berthollet, Paris (7e).

TOULOUSE, NANTES, ROUEN, NANCY, STRASBOURG, DIJON, CLERMONT-FERRAND, VERSAILLES, CETTE, BESANÇON, LIÈGE, SAINT-QUENTIN. — Ne se trouve-t-il pas dans ces villes une ou un camarade disposé à placer **l'en dehors** chez les marchands de journaux ou dans les réunions ? On y vend bien les autres périodiques de la même tendance que la nôtre ! Nous écrire. E. A.

Nous serions fort obligés à nos ABONNÉS de NICE de nous régler. Croient-ils que nous payons notre imprimeur avec des promesses ?

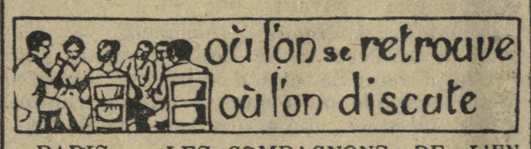
Qui me prêterait ou me vendrait d'occasion L'HOMME TOUT NU, de Catulle Mendès. — O. Ducauroy, La Barrerie, au Favril, par Pontgouin (Eure-et-Loir).

MARIETTE. — Je n'ai pas dit que « la camaraderie amoureuse » était une réalisation à portée de toutes les compréhensions ou de toutes les intelligences. Il faut avoir secoué la boue des préjugés héréditaires dont les bons maris et les bonnes épouses ont habillé leurs conjoints. Et, tu sais, c'est pire que les écuries d'Augias, ce nettoyage-là. — E. A.

LANGLOIS. — Je suis pour Prométhée contre Zeus, pour Satan contre Dieu, pour Don Juan contre le Mari parce que je suis pour le Dynamisme contre le Statisme, pour l'Inédit contre la Routine, pour Aujourd'hui contre Hier, pour l'Elève contre le Maître. — Un « **en dehors** ».

SERGE BELLANGER. — A quelle adresse exactement envoyer le journal ?

Correspondance internationale : allemand, anglais, esperanto, flamand, hollandais, *ido*, italien, portugais.



PARIS. — LES COMPAGNONS DE L'*EN DEHORS* se réunissent le 2e et le 4e lundi du mois, salle Hermenier, 77, boulevard Barbès, à 20 h. 30 (métro Marcadet ou Poissonniers).

Lundi 12 avril :

M. Theureau : *La maison libertaire.*

Dimanche 25 avril .

Journée de plein air à Saint-Cloud, rendez-vous à midi au *Carrefour du Bassin de la Grande Gerbe*, le long de la ligne de chemin de fer.

Lundi 26 avril :

Gérard de Lacaze-Duthiers : *Le Roman de Mauer.*

Lundi 10 mai :

Ch. Auguste Bontemps : *Ton cœur et ta chair.*

Lundi 24 mai :

E. Armand : *Quelques éclaircissements sur l'individualisme anarchiste économique d'après Tucker, Mackay, etc.*

Lundi 14 juin :

E. Armand : *Pornographie ou Education sexuelle complète ?*

Les camarades désireux de s'entretenir avec E. Armand le rencontreront le deuxième et le quatrième lundi du mois, à partir de 16 h. (jusqu'à 19 h.), à la même adresse.

— Renseignements, vente au numéro, abonnements, brochures, librairie.

Les deuxième e quatrième mardis de chaque mois, à Paris ou dans toute localité de banlieue ou de province à moins de 3 heures de Paris, E. Armand se rendra, après arrangement, pour exposer son point de vue soit sur : l'avènement d'une humanité anarchiste (public et contradictoire) ou **l'éducation sexuelle, la lutte contre la jalousie et le sexualisme révolutionnaire** ou **les métiers inutiles et la thèse de l'illégalisme anarchiste (privé, entre camarades).**

CONFÉRENCES CAMILLE SPIESS. — A l'occasion de la publication de l'ouvrage que vient de lui consacrer Louis Estève : « **L'Enigme de l'Androgyne** », Camille Spiess fera à l'Université du Parthénon (64, rue du Rocher, Paris), une série de conférences contradictoires sur la **Philosophie de l'Amour,** dont voici le programme : Vendredi 16 avril, à 20 h. 45 : **Le Génie érotique de l'Antiquité ;** vendredi 23 avril : **L'Amour et l'Amitié ;** vendredi 7 mai : **L'Androgyne et sa valeur philosophique ;** vendredi 14 mai : **La Genèse des sexes et leur synthèse.**

ECOLE DU PROPAGANDISTE ANARCHISTE. — *Programme des cours* 1925-1926. — Les cours sont *gratuits*. Les cours commenceront à 20 h. 30. Mercredi : Cours de littérature, par FERRAN (au bureau de tabac, 8, rue de Ménilmontant, métro Ménilmontant). — Vendredi : Cours de diction oratoire, enseignement général, par R. ODIN (au restaurant, 4, rue Ménilmontant, métro Ménilmontant). — Le dernier samedi de chaque mois : Cours de philosophie, par G. de LACAZE-DUTHIERS (à la Solidarité, 15, rue de Meaux, métro Combat). — *Nota* : Le lundi : Cours de diction et exercices pratiques, sous la direction de Mme LARA (pour ce dernier cours, se faire inscrire au Trésorier de l'Ecole). — A dater du 1er novembre, le dimanche : Promenades-conférences sur l'art. Conférences scientifiques et sociologiques. — Adresser toute la correspondance concernant les cours à G. CHERON, trésorier de l'Ecole, à la Solidarité, 15, rue de Meaux, Paris (19e).

Dimanche 10 janvier, à 14 h. 30, au café Procope, 13, rue de l'Ancienne-Comédie (métro Odéon), conférence par Han Ryner sur ETIENNE DE LA BOÉTIE, l'auteur de la *Servitude volontaire.*

La ligue internationale des réfractaires à toutes guerres invite tous les secrétaires de groupements ou individualités, que notre action intéresse, à assister à notre représentation du jeudi 8 avril, à 20 h. 30, où nous aurons l'avantage de reproduire sur écran des vues inédites de la guerre, café des Deux-Hémisphères, coin rue du Château-d'Eau et du faubourg Saint-Martin.

NICE. — *Groupe d'Etudes sociales.* Réunions tous les mercredis soir au café des Tramways, place Garibaldi.

ROUBAIX. — Le Groupe d'études sociales Francisco-Ferrer se réunit tous les samedis chez Vannier, ferblantier, 2 *ter*, rue Sainte-Thérèse. Invitation cordiale à tous les camarades et sympathisants.

ORLEANS. — Nos amis rencontreront E. Armand le samedi de 11 h. 30 à 13 h. aux bureaux du journal, 22, cité Saint-Joseph.

Répandez nos brochures

20 % de remise à partir de 25 exempl. du même prix

sur nos éditions

E. ARMAND : *Qu'est-ce qu'un Anarchiste ?* I. La Société actuelle. II. L'anarchiste et la Société. III. L'anarchiste et les réformateurs de la Société. IV. La « Société anarchiste ». Essai de bibliographie de l'anarchisme sous son aspect individualiste. Franco : 40 cent.

E. ARMAND : A L'ENCONTRE DU BON SENS. Thèse en un acte, tirage soigné et restreint sur papier bouffant, couverture épaisse : 65 cent. franco.

Par E. ARMAND : LA VALEUR ET LES CONSÉQUENCES DE SON ABOLITION où on puisera les arguments de premier ordre contre le communisme, spécialement autoritaire. Franco, 30 centimes.

E. ARMAND : AMOUR LIBRE ET LIBERTE SEXUELLE. *La question des rapports sexuels et les individualistes anarchistes :* Qu'est-ce que l'amour ? — L'éducation et la contamination sexuelles, formules contre la contagion vénérienne. — La cohabitation. — La jalousie. — L'amour plural, la camaraderie amoureuse. — Le stimulant sexuel. — L'obscénité, la pudeur, l'émancipation sexuelles. — Tartuffe et ses disciples. — L'inversion sexuelle. Couverture avec dessin de H. Schneider, franco, 50 cent.

E. ARMAND : L'ILLÉGALISME ANARCHISTE, *le mécanisme judiciaire et le point de vue individualiste.* Exposé, examen, discussion de la thèse de l'illégalisme anarchiste ; réserves et mises en garde indispensables ; critique raisonnée du mécanisme judiciaire. On a tenu à y joindre quelques poèmes de l'auteur, composés durant un séjour à la Santé en 1907. Prix franco : 35 centimes.

L'ILLEGALISTE ANARCHISTE EST-IL NOTRE CAMARADE ? Exposé de l'illégalisme tel que l'aperçoit l'illégaliste anarchiste lui-même. Réponse à ceux qui font *un travail qui leur plaît.* A quelles conditions l'illégaliste anarchiste est-il un camarade ? Franco : 25 cent.

E. ARMAND : ENTRETIEN SUR LA LIBERTE DE L'AMOUR. *L'amour protéiforme. Sentimentalité. Tout simple amour.* Albert LIBERTAD : *Ultime bonté* (bois de L. Moreau). Franco, 60 cent.

Pierre CHARDON : LA PATRIE C'EST LE MAITRE. — E. ARMAND : *Le Refus de Service Militaire et sa véritable signification.* Portrait de Pierre Chardon (bois de L. Moreau). 25 cent. franco.

HOPE CLARE : LA VIRGINITÉ STAGNANTE, 16 pages, deux dessins de H. Schneider : 25 cent. franco.

E. ARMAND : LES OUVRIERS, LES SYNDICATS ET LES ANARCHISTES, brochure où on trouvera le point de vue, *toujours actuel,* où se situait le groupe des *Causeries Populaires* dans la question du syndicalisme. Franco : 35 centimes.

CLARENCE S. DARROW : QUI JUGE LE CRIMINEL. LES CONSÉQUENCES DES LOIS PÉNALES. — Réquisitoire incomparable contre la vindicte sociale et capitaliste. Franco : 25 cent.

ALBERT LIBERTAD, ses meilleurs articles de **l'anarchie : La joie de vivre :** 25 cent. — **La Liberté, Nous allons, Ultime bonté :** 55 cent. — Les deux brochures : 0.75 cent.

GIGI DAMIANI : L'HISTOIRE DU SOLDAT INCONNU. — Les brochures antimilitaristes d'après guerre sont rares. En voici une excellente et bien présentée sur papier excellent. Ecrite par un révolutionnaire italien, traduite par E. Armand, elle possède le double mérite de s'en prendre à la fois au bellicisme et au fascisme. Franco : 25 cent.

E. ARMAND : SUBVERSISMES SEXUELS. — Cinquante aphorismes ou raisonnés ou cinglants dénonçant les préjugés, les sophismes, les timidités, les hypocrisies des moralistes et puritains d'arrière et d'avant-garde. Franco : 45 cent.

E. ARMAND : POÈMES CHARNELS ET FANTAISIES SENTIMENTALES ; J.-Claude : SOUS BOIS. — Dix-sept pièces sélectionnées, avec illustrations et portrait. Franco : 50 cent.

Pour la propagande anticléricale : LE GRAND FLEAU : LE CHRISTIANISME. SI J'ETAIS DIEU, par Alba SATTERTHWAITE, traduction de E. ARMAND. Franco : 10 centimes l'exemplaire ; les 25 : 1 fr. 50.

Faites connaître. . Répandez. . Diffusez. . l'*A B C de « nos » revendications individualistes.* Franco : 1 exempl., 10 cent. ; le cent : 6 francs.

Si vous n'avez pas lu encore :

L'INITIATION INDIVIDUALISTE ANARCHISTE

Qu'est-ce qu'un anarchiste ?

L'A B C de « nos » revendications individualistes anarchistes

Vous ignorez tout du mouvement individualiste.

Envoi du tout contre **8 fr. 50** recommandé (extérieur **9 francs**).

NOS PIQURES D'AIGUILLE

En voulez-vous ? Nous en avons en vente, sur papier gommé blanc ou de couleur, perforé, 6 clichés et 26 textes par Lacaze-Duthiers, Flaubert, La Bruyère, Paul Paillette, Pierre Chardon, Victor Hugo, Han Ryner, E. Armand, Albert Libertad, Ugo Foscolo, Tolstoï et même Georges Clemenceau. **Deux feuilles : 50 cent. ; dix feuilles, 2 fr. 15 franco.**

NOS CARTES POSTALES

Au lieu de vous servir de banales cartes postales, achetez donc les nôtres, ce sera faire de la bonne propagande et nous apporter en même temps une aide appréciable.

Notre série de **Douze cartes postales ;** traits, bois et similigravures ; impression noire ou bleu acier ; citations choisies ; portraits de A. Libertad, P. Chardon, E. Armand ; reproduction des piqûres d'aiguille de **l'anarchie,** sur le cliché original ; carton de choix deux couleurs ; tirage très soigné : 1 fr. 65 la série ; 7 fr. 50 les cinq séries (envoi recommandé).

LISEZ ET RÉPANDEZ NOS BROCHURES

25 % de remise à partir de 100 exempl. du même titre

Ainsi chantait un " en dehors "

par E. Armand

Les meilleurs, les plus expressifs, les plus vivants des poèmes, poésies, proses rythmées composés par l'auteur depuis 1902.

Un volume de XVI+196 pages, sur papier bouffant, tirage restreint, impression soignée. 3 portraits de l'auteur, fac-similé de son écriture, bois, dessins, culs de lampe de L. Moreau et Henri Schneider : **10 fr. franco.**

Quelques appréciations :

Véritable confession d'une extraordinaire richesse de pensée et de lyrisme, qui révèle la sensibilité et la sensualité frémissantes de ce Libéré, épris de toutes les joies de la vie et toujours déçu par le néant des choses humaines. Livre rare et précieux à placer dans le coin des amis. — (LE GRAND GUIGNOL.)

Le livre, bien présenté, avec d'intéressants bois et dessins, paraît être de bonne foi, ce qui est un haut mérite, nous a appris Michel Montaigne... — (J. P., LE RÉPUBLICAIN ORLÉANAIS.)

Il a été écrit que toutes les productions anarchistes étaient, sinon de fond, mais de forme, inférieures. Le livre d'E. Armand est un démenti formel à cette appréciation particulière... Son « en dehors » ne chante pas seulement. Il aime, il souffre, il lutte, il sait haïr, il pense... C'est le poète vagabond, le trouvère d'aujourd'hui. (L'Emmurée, L'EVEIL DES JEUNES.)

La plus grande perfection artistique est atteinte dans les poèmes d'amour ; un sens érotique, sincèrement païen, s'y exprime en même temps qu'une subtile recherche psychologique... Les nombreux poèmes écrits en prison, qui détaillent les anxiétés, les tourments, les espérances d'un homme séparé du monde feront réfléchir, et non inutilement, sur les effets du régime pénitentiaire. (P. F. FEDE, Rome.)

LIVRES D'OCCASION

Ernest Haeckel : *Lettres d'un voyageur dans l'Inde* : 16 fr. (relié, état neuf). — Marcelle Tinayre : *Priscille Séverac* : 4 fr. 25. — Jean Grave : *La grande Famille* : 7 fr. 75. — Michel Corday : *Dernières pages inédites d'Anatole France* : 5 fr. 75. — Tolstoï : *Ivan Ilytch ; Family Happiness :* 6 fr. — Mazas de Sarion : *Histoire de Prusse,* des origines à 1867 : 4 fr. — Gaston Dodu : *Les autres Patries ; La Terre et les Idées* : 5 fr. 75. — Jules Hoche : *Le Faiseur d'hommes* : 5 fr. — *L'Odissea d'Omero,* trapportata dalla greca nella toscana fauella (Venetia MDCXLIII), taché : 20 fr.

Envoi franco et recommandé. — Toujours indiquer deux autres volumes en remplacement, afin d'éviter correspondance inutile.

POUR APPRENDRE L'IDO ET S'Y PERFECTIONNER :

Petit manuel complet en 10 leçons....	0 30
Exercaro (recueil d'exercices).....	0 20
Vocabulaire usuel et *grammaire*	1 10
Dictionnaire français-ido	11 05

GRUPO LIBERTARIA IDISTA. — Ceux d'entre nos lecteurs que la question intéresserait sont prévenus qu'il existe un groupe idiste, composé exclusivement d'individualistes ou communistes anarchistes. Ce groupement englobe tous les camarades résidant en France. Pour tous renseignements, s'adresser à Henry Freydure, 16, rue Terme, Lyon (Rhône) (par correspondance) Cours gratuit de langue internationale Ido, fonctionnant toute l'année au siège du groupe à l'adresse ci-dessus.

JEAN MARESTAN : L'EDUCATION SEXUELLE : Physiologie et Préservation sexuelles ; Contre les Moralités néfastes ; Mariage et Union libre ; Problème de la Population ; Hygiène de la Maternité. Nouvelle édition, un vol. de p. 336 illustré, franco 8 fr.

Mario Mariani : UN PAUVRE CHRIST. Roman d'après guerre d'un petit bourgeois. 6 fr. 50.

A PARAITRE PROCHAINEMENT (souscrire et faire souscrire), PHILOSOPHIE DE LA PREHISTOIRE (Introduction à l'Histoire de la philosophie), par Gérard DE LACAZE-DUTHIERS, préfaces de HAN RYNER et de J.-H. ROSNY aîné. Volume de 800 pages, 15 fr. pour les souscripteurs, 17 fr. franco (18 fr. recommandé) pour la France, 18 fr. franco (20 fr. recommandé) pour l'étranger, au lieu de 30 fr. à sa parution. Adresser les souscriptions à Paris, chèque postal 842.37, Georges Chéron, 15, rue de Meaux, Paris (19e arrond.).

ŒUVRES DE HAN RYNER

LES VOYAGES DE PSYCHODORE, 31 fr. — LE CRIME D'OBÉIR, 11 fr. — LE CINQUIÈME ÉVANGILE, 7 fr. 50. — LES VÉRITABLES ENTRETIENS DE SOCRATE, 7 fr. 50. — LES PARABOLES CYNIQUES, 7 fr. 50. — LE FILS DU SILENCE, 7 fr. 75. — LES APPARITIONS D'AHASVERUS, 7 fr. (Envoi recommandé.)

Tous les vendredis : LE LIBERTAIRE, organe hebdomadaire de l'Union anarchiste, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10e) : 40 cent.

« l'en dehors » *est en vente :*

A PARIS : Vis-à-vis de la Bourse du Travail (angle de la pl. de la République et de la r. du Château-d'Eau) ; librairie des Vulgarisations sociales, 39, rue de Bretagne ; vis-à-vis du 2, rue Saint-Denis (place du Châtelet) ; du 42, boulevard Sébastopol ; du 8, boulev. St-Denis ; du 21, boul. St-Michel ; à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc ; 38, r. de la Convention ; 123, aven. Jean-Jaurès ; 2, boul. St-Martin (angle de la pl. de la République) ; Librairie Internationale, 72, rue des Prairies ; 46, avenue d'Italie ; à « l'Ecole du propagandiste ». Et dans de nombreux kiosques.

ALFORT : s'adr. à Léon Delbos, 9, rue de Fleurus. BOULOGNE-BILLANCOURT : 100, aven. Edouard-Vaillant. — PUTEAUX : chez V. Cails, 36, r. du Marché ; librairie, 23, boulev. Richard-Wallace. — BEZONS : s'adr. à Marcel Bruley, 9, rue Denis-Louet. — BOIS-COLOMBES : Librairie Papeterie, 205, avenue d'Argenteuil. — AULNAY-SOUS-BOIS : chez Bonhomme, rue du Marché-Neuf.

Le Gérant : O. DUCAUROY

Imp. spéciale de *l'en dehors*
25, rue de l'Arge, ORLÉANS
Téléphone : 20-75